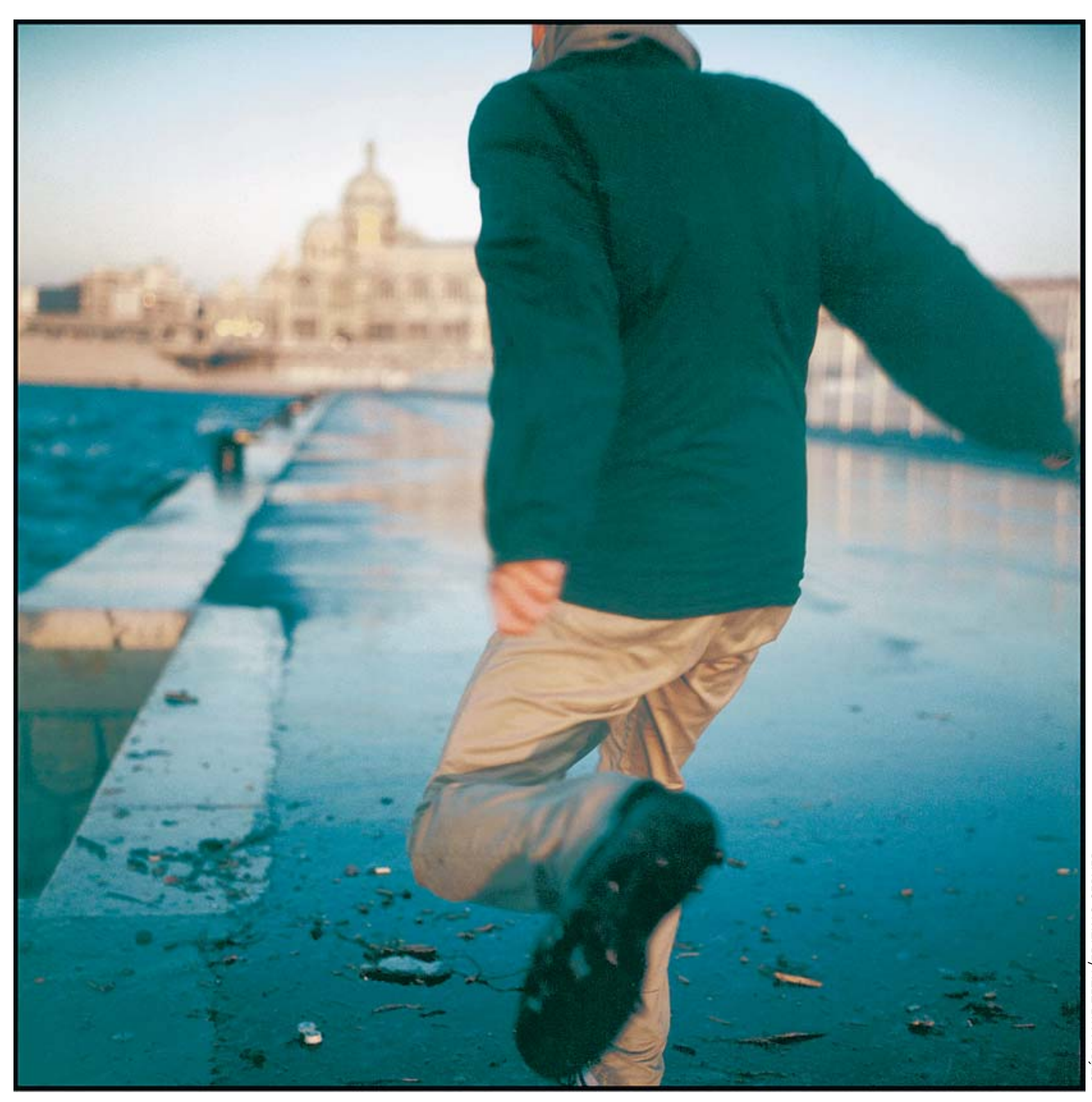
Le Monde
DES LIVRES
VENDREDI 29 AVRIL 2005



Un coup d'éclat marseillais

Dans « Les Mauvestis », Frédéric Valabrègue raconte le destin, les rêves et les révoltes de quelques habitants du quartier du Bon-Secours, à Marseille. Un livre imprévisible, étonnant, d'une rare hardiesse

■ **Patrick Kéchichian**



STÉPHANIE TETU/EDITING SERVER

Ce n'est pas seulement quand elle se fait politique ou militante que la littérature a le pouvoir de rendre justice. Et, même si l'époque des grands romans sociaux est révolue, les motifs de révolte ou de scandale, eux, n'ont pas disparu. Pour dénoncer l'inacceptable, il est d'autres voies que le réalisme et le naturalisme. Une informelle école vériste, qui s'applique à coller à la réalité en mimant ses divers acteurs, habitants des cités ou jeunes gens déboussolés, a, elle aussi, montré ses limites.

Avec *Les Mauvestis*, son cinquième livre, Frédéric Valabrègue n'a pas écrit un roman. C'est le mot « chronique » qu'il a inscrit sur la couverture. Chronique au singulier. Ce parti pris n'est pas de simple commodité. Il donne à réfléchir et oriente la lecture comme il a, on peut le supposer, déterminé le projet d'écriture. Le découpage en vingt-cinq séquences (plus que des chapitres), l'attention déportée de l'intrigue et de la narration sur les personnages eux-mêmes. Les uns après les autres, ils deviennent les héros, ou plus précisément les récitants, de chacune de ces séquences, donnant au livre une scansion particulière, tout à fait originale. Ainsi, la chronique – le pluriel orienterait vers l'idée d'une promenade, avec scènes de genre et démonstration du savoir-faire de l'auteur – peut-elle se soustraire aux lois du roman et gérer autrement la fiction.

Quartier du Bon-Secours, à Marseille. *« Que serait le contraire d'un décor, d'un village Potemkine aux palissades en trompe l'œil ? »* Oui, c'est bien cela, le *« contraire d'un décor »,* pas de pittoresque, rien d'exotique. Des angles, rien que des angles, aucune *« rondeur »*, pas de douceur, six blocs *« posés en diagonale, deux par deux sur trois rang*s. *Les matériaux sont mauvais. Surtout, ils sont sonores »*. *« Une effervescence anesthésiée. Une inquiétude torpide. Le carrelage en aggloméré des halls ressemble à du fromage de tête. C'est froid et mou. »* La tristesse, ici, s'est comme naturalisée. Elle est un élément aussi vérifiable, patent que le calme et le confort ailleurs. Pas de misérabilisme cependant, car cette tristesse n'est en rien une diminution ou une soustraction de vie, mais une tonalité, une couleur : *« A Bon-Secours, quand on tend l'oreille, on entend toujours un enfant pleurer. On se demande si on ne l'entend pas au fond de soi-même. »*

Une arrière-cour, un petit muret. C'est là que se retrouvent quelques adolescents ou jeunes adultes. Pas des marginaux ou des voyous, juste des jeunes au seuil de la vie autonome, ou la commençant. Et qui savent déjà qu'il ne referont jamais le monde, qu'au contraire tout est réuni pour que leur départ dans la vie n'ait rien de joyeux, de rose. On les appelle les Bon-Secours, ou les Mauvestis : *« Nous, les Mauvestis de Bon-Secours, ne nous sommes jamais intitulés de cette manière. On a dû prononcer ce titre de noblesse une fois, on ne sait même plus par qui, et il est resté. Comme nous prenons son de notre tenue, je crois que c'est l'antiphrase qui nous a souri. »*

C'est d'abord Guy Hofferer, le plus jeune, qui entre en scène, dans un grand désordre de pensées et de désirs. L'art du portrait de Frédéric Valabrègue, sa capacité à rendre présente une personne, avec son corps, son visage, sa voix, sont remarquables de générosité, de drôlerie, de pathétique. Hofferer toujours : *« Il est blond poussière, avec ses yeux gris bien larges. Il est à moitié dessiné. Il n'a pas encore pris son dessin de croisière. Il n'y a que sa bouche, dans son visage gommé, posé comme une fleur sur une flaque d'eau.* (...) *Il est le garçon sans muscle qui demande aux nerfs de compenser. Sa suractivité est dans le monologue, l'invective soliloquée, la bagarre avec une bouillie de mots. »* Il y a aussi Benjamin Chochana, avec son embonpoint, son amour sans solution pour sa belle-mère, Cognette, Stephen l'homosexuel – *« Ça n'est pas un garçon, c'est une volière aux longs membres chargés d'accessoires fluo... »* Cognette, il est dans l'ombre d'Antoine Ambrosi, le chef, le leader, la conscience du groupe : *« La première qualité d'Ambrosi est son intérêt pour les gens. La plupart des voisins le créditent d'une bienveillance inépuisable.* (...) *Les habitants en fondent de gratitude de se savoir regardés sans jugement, par intérêt pour les questions techniques de leur existence. »*

Tous sont *« dans la réparation continuelle de* [leurs] *insuffisances »*. Tous tentent de trouver une porte de sortie à leur vie sans horizon. L'amour est évidemment la première, l'universelle bouée à laquelle s'accrocher.... Mais la tempête est trop forte, trop violente. Les usages du sexe trop usés, déviés, assujettis. Tous éprouvent en même temps une sorte de nostalgie indistincte pour l'action politique, avec Ambrosi comme idéologue. Mais c'est comme s'il était trop tard, dans un monde qui a perdu ses repères, ses amarres. La violence, l'injustice sont plus fortes que l'espoir.

Deux jeunes filles se détachent du groupe : Naïmah, qui *« a voulu slaviser son prénom en Nadège »* mais qu'on appelle Cigarette parce qu'elle fume beaucoup et que *« sa ligne évoque cet objet »*. *« Ce à quoi elle ressemble : à une poupée syncrétique, à un visage universel... »* Que le lecteur ne se laisse pas abuser par ces citations forcément tronquées, Valabrègue ne se moque jamais de ses personnages, ne les épingle pas comme des caricatures : sa compassion est simplement sans complaisance et le monde qu'il dépeint mérite plus et mieux que la pitié : la vérité. L'autre fille, c'est Elvire, *« surveillée, questionnée, inquisitionnée »*, avec son père, militaire à la retraite en *« sentinelle de son derrière »*.

A chaque avancée du livre, l'auteur complète ses portraits, les affine. Car c'est cela qui l'intéresse : les personnes, leur destin – tragiques, cela va sans dire –, leurs soucis, leurs rêves, leurs révoltes. Et par-dessus tout leur voix, leur parole. C'est l'aspect le plus exemplaire des *Mauvestis*, son coup d'éclat, son audace. Frédéric Valabrègue, pour parler de ses héros ou pour les faire parler, n'use pas du langage stéréotypé qui est censément celui des banlieues. Il invente, redéploie une langue, confère un style. Et donc une dignité, une profondeur, une complexité. Une rhétorique. C'est là que le terme de *« réparation »* trouve son sens. *« Ne plus subir l'éternelle gueule de bois proposée par le tout-venant des opinions, des vocabulaires, des images et des objets »*, tel est le combat que Valabrègue confie aux Mauvestis : *« ce désir de vivre, d'accéder à une vie meilleure »*. Le détail de leurs aventures, entre noblesse et misère, est l'expression dramatisée de ce désir.

A la fin de ce livre étonnant, imprévisible et d'une rare hardiesse, avant le dénouement tragique, une question collective est posée : *« Nous qui jouons avec les Lego des époques, la sémiologie facile des labels, des marques, dont même la conversation est interrompue par des spots publicitaires, qui sommes des patchworks, des assortiments, quelle parole pouvons-nous encore prononcer qui soit pas d'occasion, de seconde main ? »* Loin d'être anecdotique, la question engage la part essentielle d'humanité – et qu'elle ait à voir avec la parole est tout sauf un hasard – dont, confusément, chacun des personnages, et l'auteur dans leur sillage, sent qu'elle est menacée. Sinon déjà détruite.

LES MAUVESTIS
de Frédéric Valabrègue,
POL, 382 p., 19,90 €.

FRÉDÉRIC VALABRÈGUE

Frédéric Valabrègue est né en 1952 à Marseille. Enseignant d'histoire de l'art aux Beaux-Arts de Marseille-Luminy et à l'Ecole nationale de la photographie d'Arles, il a écrit de nombreux articles sur des artistes modernes. Son premier roman, *La Ville sans nom*, paraît en 1989 chez POL – comme les suivants. Il y met en scène un clochard des trottoirs de Marseille, réincarnation de l'abbé Faria du *Comte de Monte Cristo*. Puis, en 1992, *Agricole et Béchamel*, roman à tonalité satirique, dont le cadre est toujours la cité phocéenne. Il s'en éloigne en 1998 avec *Vert-Clos*, pour rejoindre le territoire de l'enfance, et en 2002 avec *Asthme*, pour évoquer celui du corps malade.

APARTÉ

Froid devant

JEUNES GENS de France, n'ayez pas peur. Vous qui aimez l'étude, qui chérissez les idées, ne vous laissez pas intimider. Bien sûr, ce n'est pas drôle tous les jours. A l'école, dans les universités, tous les moyens sont bons pour vous dégoûter. Le mépris, la matraque... Et aussi, maintenant, cette mauvaise rumeur qui monte et qui vous dit : circulez ! Il n'y plus a rien à (sa) voir. Désormais, votre pays est un désert pour la pensée...

Oui, un « désert ». Vous avez déjà trouvé le mot dans un récent libelle signé Jean-Claude Milner. Le titre posait la question : *Existe-t-il une vie intellectuelle en France ?* (Verdier, 2002). La réponse, lapidaire et glaciale, vous était destinée : fuyez !

Rebelote, aujourd'hui, sous la plume de Perry Anderson, un éminent marxiste anglais. Son ouvrage s'appelle *La Pensée tiède* (1). Il dit que la « grandeur » de la France est passée. Il parle de *« décomposition générale »*, de *« paysage déchu »*, et, nous y revoilà, de *« désert d'idées »*...

Jean Birnbaum

Lire la suite page X

(1) *La Pensée tiède. Un regard critique sur la culture française*, de Perry Anderson. Traduit de l'anglais (Grande-Bretagne) par William Olivier Desmond. Suivi de « La Pensée réchauffée », réponse de Pierre Nora. Seuil, 140 p., 11 €.



L'ÉDITION FRANÇAISE

■ **FABRICE NEAUD DÉPROGRAMMÉ À VIROFLAY.** Les éditions Ego comme X ont protesté, vendredi 22 avril, contre l'annulation d'une rencontre avec l'un de leurs auteurs, Fabrice Neaud, à la bibliothèque municipale de Viroflay qui devait avoir lieu le 17 avril. Deux jours auparavant, selon l'éditeur, un conseiller municipal aurait publiquement déclaré qu'il était *« honteux d'accueillir des gens faisant l'apologie de la pornographie »*. Fabrice Neaud a écrit un *Journal* (primé au festival d'Angoulême de la bande dessinée) – quatre tomes ont déjà été publiés – qui narre la vie d'un homosexuel et sa difficulté à vivre dans une petite ville. Interrogé par l'AFP, le maire (UMP) de Viroflay, Olivier Lebrun, a confirmé avoir décidé d'annuler la venue de Fabrice Neaud car, dit-il, *« on ne sait jamais ce qui peut se passer, pas avec l'auteur lui-même mais par des éléments extérieurs »*. Dans son communiqué, Ego comme X proteste contre un *« acte de censure »* et *« une atteinte à la liberté de création »*. La maison d'édition indique qu'elle a adressé, mardi 26 avril, une lettre au maire de Viroflay lui demandant de reprogrammer la rencontre.

■ **UNE NOUVELLE COLLECTION AUX 400 COUPS.** La maison d'édition canadienne Les 400 coups, qui existe déjà sur le marché français dans les secteurs jeunesse, bande dessinée et livres d'art, a lancé « Les 400 Coups littérature ». Cette collection propose un catalogue qui *« allie la fiction et l'essai, les ouvrages contemporains et certains classiques, et rassemble auteurs québécois, canadiens et français, sans oublier les traductions »*. Quatre titres sont prévus en mai : *Un jour, ce sera l'aube*, de Vincent Engel ; *L'Art du maquillage*, de Sergio Kokis ; *Banlieue*, de Pierre Yergeau ; nouvelles françaises du XVII[e] siècle. La diffusion est assurée par Payot, la distribution par Le Seuil/Volumen.

■ **UN GUIDE DES NOUVEAUX ÉDITEURS.** Nouveau monde éditions annonce la publication d'un *Guide des nouveaux éditeurs*, de Bertrand Legendre et Corinne Abensour. L'ouvrage liste *« plus de 250 maisons recensées, un choix de structures qui, dans les domaines de la littérature générale, des sciences humaines et sociales, et de la jeunesse, participent au renouvellement de l'offre éditoriale »* (272 pages, 24 €).

■ **PRIX.** Le **prix Joseph Kessel** a été attribué à Anne Vallaeys pour *Médecins sans frontières, la biographie* (Fayard). Le **Grand Prix de Littérature Sportive 2004-Prix Tristan Bernard**, de l'Association des écrivains sportifs, a été remis à Jacques Gamblin pour *Entre courir et voler il n'y a qu'un pas papa* (Le Dilettante). Le **Prix des écrivains croyants** est revenu à Nathalie Nabert pour *Liturgie intérieure* (Ad Solem). Hubert Mingarelli est le lauréat du **prix Segalen des lycéens d'Asie**, pour *Quatre soldats* (Seuil).

À L'ÉTRANGER

■ **UN NOUVEAU DIRECTEUR POUR LA FOIRE DE FRANCFORT.** A moins de six mois de la prochaine Foire de Francfort, qui se tiendra du 19 au 23 octobre, le *Börsenverein des Deutschen Buchhandels* (syndicat des éditeurs et des libraires allemands, principal organisateur de la manifestation) a annoncé la nomination de Jürgen Boos au poste de directeur de la Foire. M. Boos remplace Volker Neumann, qui demeure dans l'organisation de Francfort jusqu'en décembre 2005. A 43 ans, Jürgen Boos était jusqu'alors l'un des dirigeants de Wiley-VCH, filiale germanique d'un groupe d'édition américain. Cette nomination intervient moins de trois ans après celle de Volker Neumann, lequel avait lui-même succédé à Lorenzo Rudolf nommé en 2000 à la suite du départ de Peter Weidhaas. Trois directeurs en cinq ans : ces changements à la tête de la plus grande foire du livre du monde traduisent bien les difficultés d'une manifestation soumise à rude concurrence, celle de Londres notamment. Si la Foire de Francfort ne parle plus de déménager, elle devrait notamment chercher à s'internationaliser : *« Notre joint-venture avec la nouvelle foire du Cap est symbolique de notre mission »*, a déclaré Jürgen Boos. *Sous la bannière de Francfort, nous devons faire lire dans le monde entier. »*

■ **RECTIFICATIFS**

Dans l'article intitulé « Einstein relativisé » (« Le Monde des livres » du 15 avril 2005), nous avons omis d'indiquer que Jules Laveugle est l'auteur de *La Relativité, Poincaré et Einstein, Planck, Hilbert, histoire véridique de la théorie de la relativité* (L'Harmattan, 330 p, 29,50 €).

L'historien Raymond Brown, auteur de *La Mort du Messie. Encyclopédie de la Passion du Christ* (éd. Bayard, « Le Monde des livres » du 22 avril) est mort en août 1998 et non 1997.

LE NET LITTÉRAIRE AVEC Le Monde.fr

Chaque semaine, « lemonde.fr » propose aux lecteurs du « Monde des livres » la visite d'un site Internet consacré à la littérature.

Un inventaire à la Breton

http://breton.calmelscohen.com

UN CATALOGUE de vente en ligne en guise d'introduction à l'univers d'André Breton... surréaliste, non ? Pourtant, le site mis en place en avril 2003 par la maison de ventes CalmelsCohen, à l'occasion de la vente des objets de l'atelier du signataire du *Manifeste du surréalisme*, permet de découvrir sous un angle original le 42, rue Fontaine, haut lieu de ce mouvement.

Outre une biographie succincte, ce site propose une liste détaillée des éléments de la collection Breton : tableaux, sculptures, estampes, manuscrits, livres, masques primitifs, photographies, timbres, etc. Les nombreuses erreurs de connexion liées à l'ancienneté du site et à la fin de la vente donnent à la visite un caractère aléatoire et plein d'imprévu qui n'aurait pas déplu aux adeptes du mouvement Dada.

La partie la plus riche et la plus intéressante du catalogue en ligne est indéniablement la section consacrée aux photographies en noir et blanc contenues dans la collection Breton. Les portraits de Breton lui-même à différentes époques de son existence permettent de retracer en images le parcours de l'auteur de *L'Amour fou*. Les photographies de tous les personnages célèbres qu'il a côtoyés (Léon Trotski, Frida Kahlo, Paul Eluard, Tristan Tzara, pour n'en citer que quelques-uns) dressent un tableau en forme de patchwork de la vie culturelle et politique des années 1920 à 1960. Certes, ce site ne vous apprendra pas grand chose sur le surréalisme en tant que mouvement littéraire, mais il vous ouvrira une porte insolite sur l'intimité d'une de ses figures les plus marquantes.

Cristina Marino
Lemonde.fr

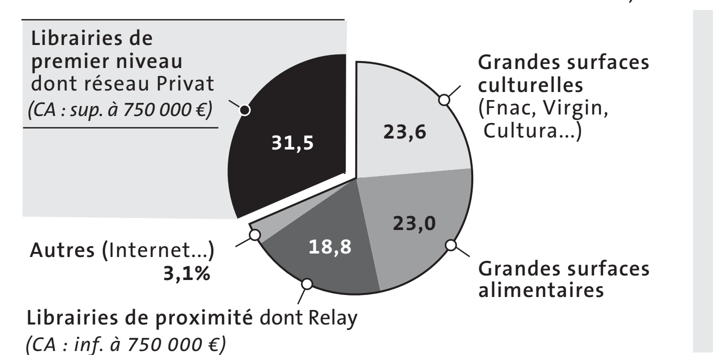
Grandes manœuvres en librairie

La vente du réseau Privat à France Loisirs (Bertelsmann) accroît encore davantage la concurrence entre les grands distributeurs. Les libraires indépendants sont inquiets

« Nous voulons devenir le premier distributeur de livres en France en 2010 », a déclaré, vendredi 15 avril, Marc Olivier Sommer, PDG de France Loisirs (Bertelsmann), lors de l'annonce du rachat par son groupe du réseau Privat. Si, aujourd'hui encore, environ un quart du marché global reste entre les mains de libraires indépendants, qu'ils soient dits « de première catégorie » (plus de 750 000 euros de chiffres d'affaire), ou de proximité (moins de 750 000 euros), ce secteur tend à devenir de plus en plus une affaire de « gros ».

UN PAYSAGE QUI RESTE ÉQUILIBRÉ

Poids des circuits de distribution dans le chiffre d'affaires en 2004, en %



Les clubs ne sont pas inclus dans ces données, indique GFK. Ils sont comptabilisés depuis le 1er janvier 2005. Par ailleurs, France Loisirs annonce qu'il détient 8% du marché avant l'achat du réseau Privat.

Source : GFK

La tendance est au développement de magasins multimédias adossés à une enseigne. France Loisirs – qui réalise les deux tiers de son chiffre d'affaires (404 millions d'euros en 2004) dans ses 204 points de vente en France – a lancé les Place Média, des centres multimédias tripartites, qui accueillent, dans les villes de 20 000 à 50 000 habitants, une boutique France Loisirs, un espace photo et une librairie. Ils sont aujourd'hui cinq.

De même, les espaces culturels des Centres Leclerc se développent à l'extérieur de la grande surface, dans les périphéries des villes ou dans le centre de petites villes comme Orthez, Vire ou Moulins. Il en existe 82 ; 10,6 millions de livres y sont vendus. L'objectif, pour 2009-2010 est de porter le nombre de points de vente à 150, pour qu'ils représentent 50 % du chiffre d'affaire des livres chez Leclerc.

A cela, il faut ajouter les grandes surfaces alimentaires qui, elles aussi, accordent un espace aux livres. Ainsi, chez Carrefour, où *« notre concept de l'hyper est de proposer tout sous le même toit »*, indique Valérie Varin, reponsable des catégories livres du groupe. Et, bien sûr, les grandes surfaces spécialisées, comme les Fnac – 65 librairies –, Cultura – 22 points de vente dans les périphéries –, ou encore les Virgin/Furet du Nord. Ce groupe – 34 magasins Virgin, 12 Furet du Nord – accentue sa présence dans le livre, *« tout en gardant son attachement naturel à la musique »*, explique Thierry Diaz, directeur du livre du groupe Virgin-Furet du Nord. Les difficultés actuelles de la musique, fortement concurrencée par le téléchargement en ligne, ne sont pas étrangères à ce choix.

Ces groupes sont aussi des partenaires réguliers du monde de l'édition. Ainsi les espaces culturels aident-ils le Festival de la bande dessinée d'Angoulême et les Etonnants voyageurs à Saint-Malo. La Fnac organise de très nombreuses opérations – forums, rencontres – dans ses magasins. Virgin est partenaire du festival Quai du polar à Lyon. Carrefour sera de la fête de la BD dans toute la France, du 28 mai au 4 juin.

Entre eux, la concurrence s'exacerbe, le paysage se transforme peu à peu. *« Il devient pluriel*, estime Michel-Edouard Leclerc, président des Centres Edouard Leclerc. *« Il n'est pas nouveau*, souligne Bertrand Picard, directeur du livre à la Fnac. *Il y a des évolutions, pas de révolutions. »* Gilles de La Porte, président du Syndicat de la librairie française (SLF), en revanche, va plus loin : *« Le rachat du groupe Privat par Bertelsmann n'est pas anodin. Aujourd'hui, c'est une chaîne qui s'installe avec des moyens. Cela change la donne. »*

PROBLÈMES DE SUCCESSION

Cette concurrence peut-elle générer l'émergence de chaînes omnipotentes, à l'instar du groupe Barnes and Noble, aux Etats-Unis ? *« On a l'impression visuelle que les choses bougent vers la périphérie, mais la librairie est probablement le commerce de détail qui est le plus resté en centre-ville*, dit Bertrand Picard. *Le poids de la périphérie évolue, mais il n'y a pas de bascule. »* La Fnac est, elle aussi, déjà présente en périphérie.

Les grands distributeurs affirment même aller dans le sens de la librairie indépendante : *« Aujourd'hui, j'ai l'impression que nous installons une librairie dans une ville de province où l'offre est déficiente »*, indique Michel-Edouard Leclerc. Pour Marc Olivier Sommer, *« le rachat de Privat n'est pas une menace pour les librairies indépendantes, nous allons plutôt aider au développement de celles-ci »*.

Tous s'accordent sur un point : les problèmes de succession dans la librairie indépendante. *« Il existe un certain nombre de libraires qui sont en train de prendre leur retraite*, s'inquiète Gilles de La Porte. *Dans les grandes villes, les librairies se sont modernisées ; dans les villes moyennes, certaines sont fragilisées, et donc la concurrence des grandes surfaces peut être catastrophique. Si la librairie n'est pas mieux rétribuée par les éditeurs, ou si son économie n'est pas pérennisée par des mesures, elle peut péricliter. »* Une mesure existe déjà, sorte de clef de voûte de l'édition : la loi Lang sur le prix unique du livre. Pour Gilles de La Porte, *« Elle a été la première loi de développement durable »*.

Bénédicte Mathieu

Un réseau, un club, des points de vente

La librairie Privat de Toulouse a donné son nom au groupe de librairies créé par François d'Esneval en 1994 et détenue jusque-là par Natexis Investissement, les fonds d'investissement SG Capital Europe et LMO, Flammarion et des partenaires privés. Privat compte 32 librairies : 26 en France et 6 en Belgique. Ainsi, Privat à Bordeaux, le Hall du livre à Nancy, Les Volcans à Clermont-Ferrand, Forum à Rennes, Julliard à Paris ou Libris à Bruxelles. Chiffre d'affaires : 125 millions d'euros en 2004.

Le groupe France Loisirs (Bertelsmann) compte 4,4 millions d'adhérents, dont 3,8 millions en France. Le groupe a réalisé un tiers de son chiffre d'affaires (404 millions d'euros en 2004) dans la vente à distance et les deux tiers dans ses 204 boutiques dont 60 sont en partenariat avec des libraires. Cinq centres multimédias Place Médias ont été créés en 2003.

Le droit de prêt en bibliothèque, mode d'emploi

TREIZE ANS après une première directive européenne, près de deux ans après la loi du 18 juin 2003, neuf mois après la signature des décrets, la rémunération du droit de prêt en bibliothèque est sur les rails. Le 7 mars, le ministère de la culture et de la communication a agréé Sofia, pour la perception et la répartition de cet écot. Société de gestion collective de droits d'auteurs créée en 1999 par la Société des gens de lettres (SGDL) et réunissant à parité les auteurs et les éditeurs, Sofia sera chargée de répartir 20 à 22 millions d'euros par an.

D'où viendra l'argent ? D'abord d'une contribution de l'Etat – environ la moitié – calculée en fonction du nombre d'inscrits en bibliothèques (3 euros par personne inscrite et 1,50 euro par étudiant). Des droits seront également perçus auprès des libraires sur les livres vendus aux bibliothèques de prêt. Cependant, le prêt restera gratuit pour les usagers.

En 2004, 8,3 millions ont fréquenté des bibliothèques de prêt, toutes catégories confondues, selon des chiffres du ministère de la culture et de la communication. 8 millions de livres sont achetés chaque année par les bibliothèques. Pour cette deuxième moitié des fonds, les droits perçus se montent à 6 % du prix public de chaque livre en année pleine.

En revanche, pour la répartition de la rémunération, seul est pris en compte le nombre d'ouvrages vendus, indépendamment de leur prix. Si la rémunération s'élève à 2 euros par ouvrage acheté, 1 euro reviendra à l'auteur (ou aux auteurs) et 1 euro à l'éditeur, et ce qu'il s'agisse, par exemple, d'un « Que-sais-je ? », d'un roman ou d'un gros manuel de médecine.

SYSTÈME INFORMATISÉ

Pour percevoir la rémunération sur les livres, Sofia va mettre en place un système informatisé de collecte et de traitement des données avec ses partenaires, le Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC) et Dilicom, spécialiste des commandes électroniques de livres pour l'interprofession. Une partie des fonds perçus contribuera au régime de retraite complémentaire des écrivains et des traducteurs, également prévu par la loi du 18 juin 2003. A noter que Sofia n'est pas gérante de ce régime. Après déduction des frais de gestion, le solde, soit 80 % environ, indique Sofia, sera réparti, pour moitié, aux éditeurs et, pour moitié, à leurs auteurs au sens large : traducteurs, photographes ou illustrateurs, dès lors qu'ils sont titulaires d'un contrat d'édition.

Selon Sofia, il faudra compter une année pour installer la « machine ». L'attribution des droits sera rétroactive à partir d'août 2003, date d'application de la loi : *« Tous les feux sont au vert et tous les mécanismes se mettent en place*, explique Alain Absire, président de la SGDL. *C'est la mise en œuvre d'une loi qui favorise tous les éléments de la chaîne du livre »*. Pour François Coupry, président de Sofia, il s'agit d'*« une loi astucieuse qui a le courage de dire que le droit d'auteur a un sens »*.

B.M.

AGENDA

Etonnants voyageurs
Du 5 au 8 mai, à Saint-Malo, le Festival international du livre et du film, qui fête son quinzième anniversaire, aura pour thème « Quelle littérature pour demain ? » ; deux cents rencontres y seront programmées, ainsi qu'une nuit du manga en présence de Yogi Fukuyama, une nuit du documentaire musical en partenariat avec Arte, une nuit du slam, un spectacle poésie au Théâtre Chateaubriand, avec Tahar Bekri, Jacques Darras, Guy Goffette, André Velter et Yvon Le Men. La littérature culinaire sera abordée avec « Toutes les saveurs du monde », avec des rencontres en continu, notamment, avec Olivier Roellinger (rens. : www.etonnants-voyageurs.net).

■ **LE 29 AVRIL. LECTURE. A Saint-Louis (68),** dans le cadre de la 22[e] Foire du livre, l'association La Joie par les livres et l'Association des bibliothécaires de France-Alsace proposent une journée d'étude « Comment réconcilier les adolescents avec la lecture ? », avec pour intervenants, Tony Di Mascio, Bernadette Seibel, Serge Tisseron et Malika Mokeddem (rens. : www.lajoieparleslivres.com).

■ **LE 1[er] MAI. CRITIQUE SOCIALE. A Arras (62),** le 4[e] Salon du livre d'expression populaire et de critique sociale s'ouvrira, cette année, sur les littératures du monde, où quinze auteurs étrangers présenteront leurs œuvres inspirées de leurs combats pour la liberté et la démocratie. Durant les trois jours précédant le Salon, de nombreuses rencontres avec les auteurs invités, (ils seront plus de 70) auront lieu dans tout le département. (rens. : www.coleresdupresent.com).

■ **JUSQU'AU 1[er] MAI. PRESSE. A Genève,** le 19[e] Salon international du livre et de la presse aura pour invité d'honneur l'Italie. Il rendra hommage à Bernard Clavel et fêtera les cinquante ans de succès de *Martine* ; l'exposition « 240 000 km de voyage au XVII[e] siècle » sera consacrée à Jean-Baptiste Tavernier, le baron d'Aubonne. En parallèle à la manifestation se tient le 2[e] Salon africain du livre, de la presse et de la culture autour du thème « Afrique : femmes et figures de femmes en littérature » (à Palexpo, rens. : www.salon-dulivre.ch).

■ **LE 3 MAI. BRODA. A Paris,** au Théâtre Molière-Maison de la poésie, lecture-rencontre avec Martine Broda, qui sera accompagnée de Fabienne Courtade et Danielle Cohen-Levinas (à 20 h 30, 157, rue Saint-Martin, 75003 ; salle Pierre Seghers, rens. et rés. : 01-44-54-53-00).

■ **LE 4 MAI. BOREL. A Chambéry (73),** l'Observatoire de l'écriture, de l'interprétation littéraire et de la lecture (Œil) reçoit Vincent Borel, qui débattra sur « Ecriture, musique, politique ». Le luthiste Daniel Herbelot interprétera notamment des œuvres de Josquin des Prés (à 19 heures, université de Savoie, 27, rue Marcoz ; rens. : 04-79-26-13-25 ou œil.chambery@wanadoo.fr).

■ **LE 4 MAI. MAL-ÊTRE. A Paris,** Karim Bourtel et Dominique Vidal dialogueront sur « Le mal-être arabe. Enfants de la colonisation » (à 19 heures, Institut du monde arabe, 1, rue des Fossés-Saint-Bernard, 75005 ; rens. : 01-53-10-10-18).

Voyage en musique

Un périple italien en compagnie de Diderot, Grimm et Rousseau

LE VOYAGE DES GRANDS HOMMES
de François Vallejo.
Editions Viviane Hamy,
18 p., 15 €.

Dans *Le Voyage des grands hommes,* François Vallejo quitte l'époque contemporaine, dans laquelle se situait *Groom* (prix des Libraires 2004), pour nous transporter au XVIIIe siècle. L'histoire débute le 19 vendémiaire de l'an III (10 octobre 1794), au milieu des fêtes qui célèbrent le dernier trajet de Jean-Jacques Rousseau, celui qui le conduit au Panthéon. Un souvenir grandiose, certes ; mais surtout, pour le narrateur, un certain Lambert, domestique de père en fils, un souvenir cuisant. C'est, en effet, ce jour-là qu'il reçoit la raclée de sa vie. Cela parce qu'il affirme avoir servi Rousseau alors qu'il était le valet de Madame d'Epinay. « *Mais personne, entends-tu, personne n'a jamais torché le cul du citoyen Rousseau !* » Bien persuadé que « *les régimes passent,* (et que) *les valets changent de nom, c'est tout* », Lambert décide d'écrire la vérité, de raconter son voyage d'Italie en compagnie de Rousseau, Diderot et Grimm. Par la voix de son narrateur qui nous fait entendre dans un ensemble polyphonique les paroles envolées des philosophes, Vallejo nous offre un récit à la fois riche en fantaisie et attentif à cerner l'individualité de chacun des personnages.

FACE À LA BEAUTÉ

Ce voyage est une idée de Madame d'Epinay, laquelle « *n'avait pas besoin de respirer pour vivre, voilà comme je voyais ma maîtresse, et pourquoi elle me semblait un peu plus qu'un être du commun* ».

A l'inverse, les trois messieurs lui apparaissent très terre à terre. Pas seulement à cause de leurs faiblesses physiques (« *J'ai pensé en moi-même : nous voilà bien bâtis, si je dois traîner derrière moi, tel qui pissote, tel qui a la colique, tel dont la tête lui roule comme un tambour* »), mais aussi parce qu'il est confronté, avec eux, à la mesquinerie bourgeoise ; enfin, et plus gravement, parce qu'ils sont agités par une peur qu'ils retournent contre lui, l'accusant d'être l'espion de Voltaire, de l'Inquisition, des uns par rapport aux autres. Une peur qui leur gâche le plaisir.

Mais où est le plaisir dans cette affaire ? Diderot, Grimm, Rousseau n'arrêtent pas de travailler. Lorsqu'ils arrivent dans une ville, ils effectuent à toute allure le parcours des monuments et se rendent de même dans les salons. Rêver, laisser advenir le hasard, n'est pas compris dans leur programme. Et les femmes en font-elles partie ? Nullement, sauf pour Grimm qui finit par attraper une maladie. On pourrait conclure à un voyage-corvée pour les philosophes comme pour leur serviteur.

Ce serait oublier les ivresses et les galimafrées, les crises de gaieté, la joie d'aller – et les moments, comme devant la baie de Naples, où ils sont tous quatre réunis face à la beauté. Surtout, ce serait ignorer la motivation profonde de ce périple : la musique italienne. Le premier devoir de Lambert est toujours de se procurer une épinette : « *Je faisais mes questions dans la rue et comme mon baragouin n'y suffisait pas, je le chantais ; et le chantant, j'ajoutais les gestes : Où ? La musica ? Dove ? La spinetta ?* » Lambert s'étonne : « *Il fallait que j'ai de curieux maîtres.* » Leur bizarrerie le dépasse. Non qu'il soit prêt à les traiter en génies, à leur vouer un culte, mais il leur reconnaît des points de différence absolue. Si les voyageurs se révèlent plus d'une fois en deçà des « *petits hommes* », ils sont doués, en revanche, de possibilités d'enthousiasme, d'ardeurs à la réflexion et à la conversation, qui les distinguent du reste de l'humanité.

« *C'est alors, pour la première fois, que j'ai reconnu ce que devaient être des gens de mérite... Car enfin, quand une dispute éclate entre nous, à l'office ou à l'entresol, sur le sujet d'une fille, on s'arrache les yeux pour elle du début à la fin, et il n'est traité de rien autre chose. Mes trois messieurs, eux, passaient en un instant d'une querelle de fille à une querelle de philosophie, comme si c'était une et même chose.* » Ils ont un feu qui n'est qu'à eux...

L'un des plus subtils talents de Vallejo, dans ce roman si merveilleusement vivant, est d'avoir su préserver entre Lambert et ses maîtres, hors de toute vision réductrice, une distance infranchissable – parce qu'immatérielle et fondée sur aucun rapport de force.

■ Chantal Thomas



Hubert Robert (1733-1808), paysage imaginaire



CINQ ROMANS EN SEPT ANS

François Vallejo est né au Mans en 1960. Il enseigne la littérature française, le grec et le latin au Havre (Seine-Maritime), ville qui a servi de cadre à son premier roman, *Vacarme dans la salle de bal* (1998). Tous ses romans ont été publiés aux Editions Viviane Hamy : *Pirouettes dans les ténèbres* (2000), *Madame Angeloso* (prix Roman France Télévision 2001), *Groom* (Prix des libraires 2004, prix Culture et bibliothèques pour tous).

Une incroyable métamorphose

Le « mâle-être » de Vincent de Swarte

ELLE EST MOI
de Vincent de Swarte.
Denoël, 206 p., 18 €.

En découvrant, aux premières pages d'*Elle est moi*, un narrateur plutôt mal en point (il vient d'être victime d'une crise géante d'urticaire), écrivain de son état et répondant au nom de Vincent de Swarte, on peut se demander si l'auteur du brillant et noir *Pharricide* (1) n'a pas cédé à son tour aux sirènes de l'autofiction. Sauf à se souvenir que ce romancier à l'écriture riche et inventive n'a eu de cesse, depuis ses débuts, de jouer avec les genres et les mythes pour mieux les subvertir. Son imaginaire fécond circule entre fable onirique et réalisme désenchanté.

Reste que, lorsque la panne d'inspiration surgit, la tentation est grande de se replier sur « soi ». Surtout si la fiction se trouve impuissante à rendre compte de son « mâle-être ». « *J'avais l'idée d'en faire un roman comme d'habitude (...) j'ai buté sur tout. Les scènes, les personnages, les décors, alors j'ai cessé de chercher et me suis mis à écrire à plume perdue...* »

Après quelques détours retraçant l'enfance et l'adolescence du jeune Vincent, fils unique élevé par sa mère et par Richard, son second père, après avoir également conté brièvement sa philosophie amoureuse fondée sur le mythe des deux moitiés masculine et féminine des êtres, Vincent de Swarte lâche enfin sa plume, et livre le fond de l'« *Affaire* » qui vient de bousculer son existence. A 40 ans.

« MOI FÉMININ »

Un beau matin, au creux de son lit... et de son entrejambe, il découvre, en lieu et place de son appendice viril, cette part féminine depuis longtemps refoulée en lui. Passé le temps de la stupeur devant cette métamorphose, qui met à mal ses fondements intimes, son désir et ses certitudes d'homme, de mari et d'écrivain, Vincent apprivoise son nouveau « *moi féminin* ». Tout en menant une partie de cache-cache aussi drolatique que grinçante avec son épouse. Jusqu'au moment de l'inévitable révélation qu'il choisit de faire à Royan, lieu-refuge et matriciel. Vincent de Swarte livre ici de belles pages, graves et sensibles, sur ce couple de grands enfants prêts à tout pour renaître à l'amour.

Ainsi, derrière la fantaisie de ce roman trans-genre, tout à la fois autofiction fantastique et fable philosophique, Vincent de Swarte, sans jamais tomber dans la caricature, nous entraîne dans une vertigineuse histoire d'identité qui met à mal quelques idées reçues sur le désir, les rapports hommes/femmes et l'amour fusionnel. Nous laissant, malgré tout, sur une question : qui écrit, elle ou lui en elle ?

Christine Rousseau

(1) Calmann-Lévy, 1998.

Tragique Brésil

Un portrait de femme de Jean-Christophe Rufin

LA SALAMANDRE
de Jean-Christophe Rufin.
Gallimard, 200 p, 15 €.

Hier certains reprochaient à Jean-Christophe Rufin sa prose baroque et ses pavés à la Alexandre Dumas ; aujourd'hui que lui reproche-t-on au juste, puisque son dernier roman, *La Salamandre*, est beaucoup plus court, et d'écriture resserrée ? D'être polyvalent – essayiste et romancier, il fut, entre autres, médecin avant de diriger Action contre la faim ? Ou lui fait-on encore payer le prix de ses succès, notamment celui de *Rouge Brésil* – prix Goncourt en 2001 ? Mystère. Mais laissons-là ces vaines querelles, et prenons la direction du Brésil où, une fois encore, Jean-Christophe Rufin – qui y a été attaché culturel – a posé ses valises et campé son dernier roman.

C'est lors de l'un de ses voyages à Recife, où il se rend chaque année, quand l'hiver et la grisaille s'emparent de l'Europe, que Jean-Christophe Rufin entend, de la bouche du consul, un vieil ami, cette histoire. Celle d'une femme de 46 ans – devenue, pour le roman, Catherine – dont la vie est organisée « *autour du travail, avec la haine des dimanches, le secours de la télévision, l'affection d'un chat et l'usage fréquent de somnifères* ». Après que son médecin eut diagnostiqué d'apparemment inoffensifs fibromes, elle décide de s'offrir des vacances, et part pour le Brésil rendre visite à des amis.

PASSIONS ET MALENTENDUS

Elle découvre un lieu de « *molles délices* » et de tragédie, un pays où tout est excès – de richesse comme de misère. Elle a une liaison avec un certain Gil, dont elle sait, dès le début, que c'est un gigolo. Avec lui, elle redécouvre son corps, le plaisir, et, plus simplement, reprend goût à la vie. Très vite, elle se persuade qu'elle n'est pas une femme parmi d'autres, qu'elle n'est plus la touriste en mal de corps musclés, de sensations estivales, et décide de prolonger son séjour. Loue une maison dans les quartiers modestes. Entretient bientôt les amis de Gil – qui la méprisent et la volent. Inutile de dire que tout cela finira vite, et mal. Que ce qui n'aurait dû être que l'histoire d'un soir tourne au sordide. Voire pire. Car ici, peut-être plus qu'ailleurs, tout s'achète et tout se paie. Au prix fort, puisque la vie ne vaut pas grand-chose.

Avec *La Salamandre*, Jean-Christophe Rufin signe un beau portrait de femme. Il reprend surtout un thème qui l'obsède : celui de la première rencontre entre des civilisations différentes, l'instant de la découverte qui contient en germe toutes les passions et tous les malentendus à venir, et donne à réfléchir, via la fiction et avec plaisir, sur l'esclavage et ses paradoxes.

Emilie Grangeray

« Ligne de risque » se manifeste sur tous les fronts

PARTI PRIS

SI L'ÉPOQUE était aux débats et aux combats intellectuels et littéraires, ils seraient à coup sûr en première ligne, les animateurs de *Ligne de risque*. En 1997, trois trentenaires, François Meyronnis, Yannick Haenel et Frédéric Badré, ont fondé, sans soutien financier, cette revue paraissant deux fois par an et se voulant « *une insurrection contre l'étiolement de la vie littéraire, contre sa réduction au calibrage marchand* », comme ils le rappellent en préface à leur livre collectif (1). En dépit des difficultés inhérentes à son indépendance et aux problèmes de diffusion, la revue, dont le n° 21 vient de sortir (2) a pu donner la parole à de nombreux penseurs et écrivains pour de longs entretiens opportunément réunis en volume aujourd'hui – notamment Barbara Cassin sur les sophistes, Marcel Détienne sur la Grèce, François Jullien sur la Chine, Gérard Guest sur Heidegger, Charles Malamoud sur les védiques.

Ce livre en forme de manifeste d'une « *obstination pleine de détours* », revendiquée par *Ligne de risque*, prolonge l'essai de Frédéric Badré (*L'Avenir de la littérature*, Gallimard, « L'Infini », 2003) et rejoint *Poker* (3), où Philippe Sollers, soutien constant et éditeur de Haenel, Meyronnis et Badré, a rassemblé ses interventions dans la revue.

De Lautréamont, en 1997, aux « Coulisses du Paradis », en 2004, ces conversations de Sollers avec Haenel et Meyronnis n'ont rien de la « visite au grand écrivain », avec discours de l'aîné aux cadets. Ce sont les échanges passionnés de trois possédés de littérature, qui ne craignent pas d'affirmer avec ferveur et conviction leurs choix, leurs admirations. Leurs détestations aussi. Bien sûr, Sollers a une expérience plus longue – plus de soixante-cinq ans de vie et près de cinquante ans de création. Son érudition, sa curiosité perpétuelle, son exhortation à retrouver le XVIIIe siècle en nous, sa certitude que Rimbaud est toujours « *en avant* » de notre temps, enthousiasment ses jeunes interlocuteurs comme leurs lecteurs. Au fond, qu'est-ce qu'être Voltaire aujourd'hui ? La question reste ouverte. La pensée védique, Heidegger, Hölderlin... on peut avoir le tournis. Qu'importe. Voici un nouveau « portrait du joueur » avec de jeunes et brillants partenaires, et, enfin, un peu de poivre dans la soupe médiocre de cette fin de siècle qui s'éternise jusqu'en 2005.

Les Grecs, Rimbaud, la Bible, la Chine... les familiers de l'œuvre de Sollers retrouveront ses obsessions, ses interrogations, ses fascinations. Mais qui connaît vraiment cette œuvre, au-delà des clichés qu'on propage au lieu de lire ? Très certainement une essayiste américaine, Armine Kotin Mortimer. Déjà auteur d'un remarquable essai sur la littérature française (4), qui n'a trouvé aucun éditeur en France, elle s'est attelée à un travail sur *Paradis*, de Sollers – *Une métaphysique de l'infini* –, qui n'a pas plus retenu l'attention de l'édition française. Un court extrait a paru dans un numéro de la revue *La Règle du jeu* (Grasset) et on peut en lire une partie plus importante dans le n° 89 de *L'Infini* (Gallimard).

A *Ligne de risque*, on est aussi très au fait du travail de ce « *Janus* », décrit par Meyronnis, « *un visage tourné vers le faux et qui miroite dans un "apparaître à outrance" selon ses termes. Et un visage indifférent aux apparences actuelles, tourné vers le plus gratuit de la gratuité* », acharné à « *échapper à l'égarement humain* » et se comportant « *avec attention et générosité* ». Les deux préfaces à *Poker*, de Meyronnis et Haenel, sont très subtiles, très pertinentes, et leur ressemblent. Meyronnis, le penseur (5), démonte, avec humour, les discours stéréotypés des « *envoûtés du spectacle* ». Haenel, le romancier, s'attache plutôt à « *la transmission poétique* » : « *On s'échange ainsi toutes sortes de phrases obliques* » ; « *Une véritable rencontre est toujours invisible ; elle coïncide avec ce qui se passe entre les phrases. Des solitudes se croisant dans le feu du vent.* »

« *La transmission poétique* » : c'est aussi ce qui caractérise le beau texte de Yannick Haenel, *A mon seul désir*, dans la toute nouvelle maison d'édition Argol (6). Une variation sur la tapisserie de *La Dame à la licorne* – avec de très bienvenues reproductions en couleurs. *La Dame à la licorne* était très présente dans le dernier roman de Haenel, *Evoluer parmi les avalanches* (7), ce qui a donné l'idée à Catherine Flohic, en fondant sa maison, de lui demander un texte autour de cette œuvre.

« *Délicatesse* », « *secret* », « *invitation à la vie poétique* »... cette lumineuse et intime déambulation est en parfait accord avec la « ligne de risque » sur laquelle se tiennent Haenel et Meyronnis, essayant, malgré les vents contraires, de faire enfin commencer le XXIe siècle littéraire.

Josyane Savigneau

ILLUSTRATION : EMMANUEL PIERRE

(1) *Ligne de risque* (1997-2005), collectif rassemblant 14 entretiens accordés à la revue, Gallimard, « L'Infini », 358 p., 22,90 €.
(2) « Le dernier dieu », mars 2005, 7,50 € (10, rue Gabrielle-d'Estrées, 92170 Vanves).
(3) *Poker*, de Philippe Sollers, Gallimard, « L'Infini », 220 p., 16,90 €.
(4) *Writing Realism*, The Johns Hopkins University Press, 2000.
(5) *L'Axe du néant*, Gallimard, « L'Infini », 2003.
(6) Ed. Argol, 136 p., 18 €.
(7) Gallimard, « L'Infini », 2003.

Les fantômes de la mort

Gabriel García Marquez invente un personnage de 90 ans « qui n'a pas appris à penser comme un vieux »

MÉMOIRE DE MES PUTAINS TRISTES
(Memoria de mis putas tristes)
de Gabriel García Marquez.
Traduit de l'espagnol (Colombie) par Annie Morvan, Grasset, 130 p., 14 €.
En librairie le 3 mai.

Les années passant, l'œuvre de Gabriel García Marquez paraît se figer dans une sorte d'immobilité paresseuse, assez semblable à celle d'un bateau qui ne quitterait plus le port. Comme si « Gabo » – c'est ainsi qu'on l'appelle familièrement dans le monde hispanique – s'était finalement rallié à cette catégorie d'écrivains qui finissent par chanter indéfiniment le même chant. De ceux qui repassent mille fois par les mêmes sentiers stylistiques, reviennent sur les terres de l'inspiration primitive comme l'assassin sur les lieux du crime et reprennent des thèmes dont ils paraissaient pourtant avoir déjà fait le tour.

On peut se féliciter de cette constance ou s'en affliger, selon que l'on aime ou non l'univers très particulier du Prix Nobel colombien 1982, aujourd'hui âgé de 78 ans. Mais on peut aussi se souvenir, avec nostalgie, d'un texte magnifique et pas si vieux (*Journal d'un enlèvement*, Grasset, 1997) dont la facture ne rappelait en rien le fameux réalisme magique du merveilleux *Cent ans de solitude*. Car à force d'exploiter les visions imaginaires surgies de son enfance (comme le montrait son autobiographie *Vivre pour la raconter*, parue chez Grasset en 2003), García Marquez perd de sa force d'évocation – c'est ce qui arrive aux rêves quand ils ont été trop souvent rêvés. Et cela même si la qualité de sa langue, la justesse de certaines images et le piquant d'un humour très vif continuent de donner du charme à sa prose.

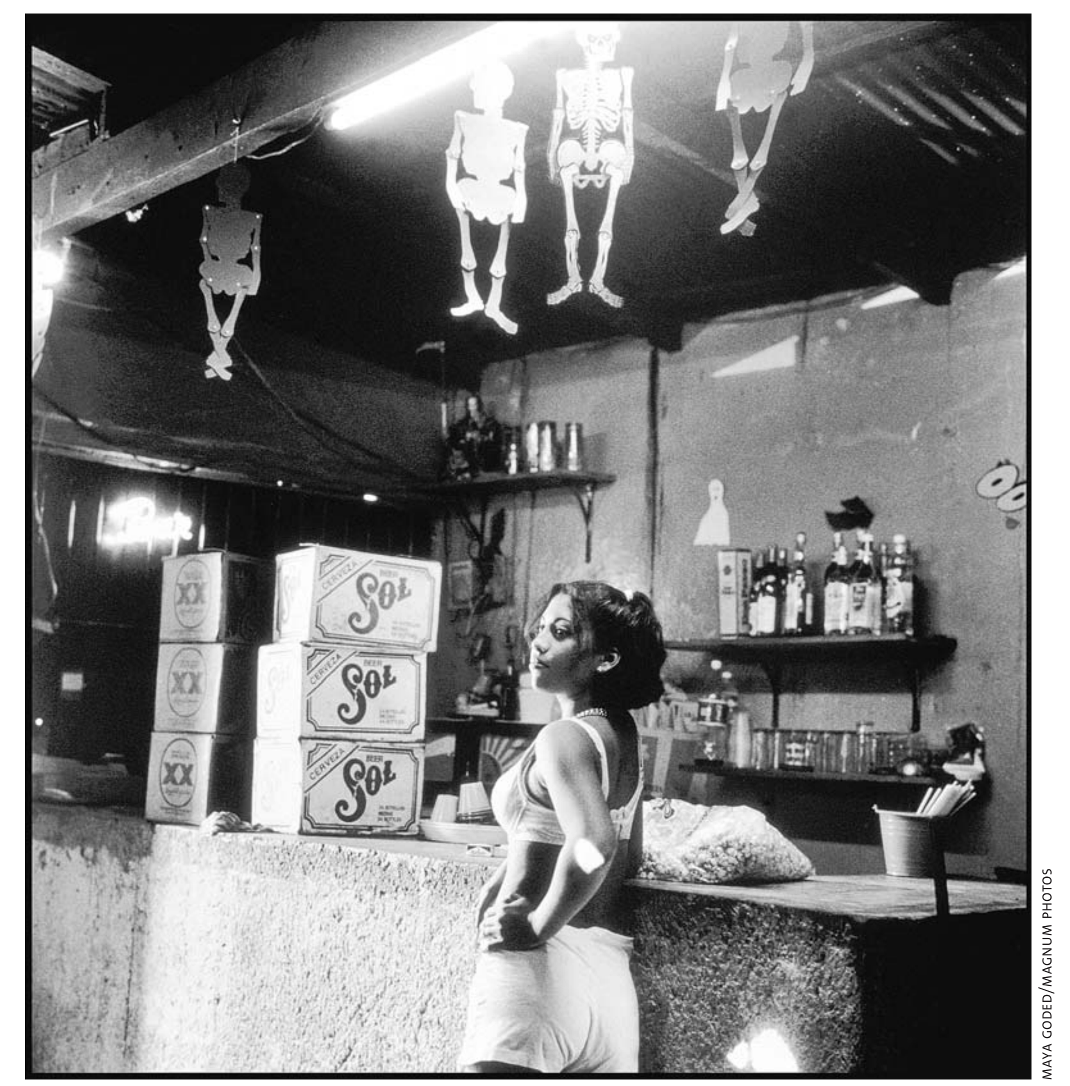
Généralement très à l'aise dans la forme courte, García Marquez a choisi ce format pour son dernier roman. Ce qui donne un texte particulièrement bref, entièrement rédigé à la première personne, dont le personnage principal est un nonagénaire amoureux. L'homme, un modeste chroniqueur et ancien « bâtonneur de dépêches » pour le journal du coin, n'a pourtant pas l'habitude des sentiments romantiques, c'est le moins que l'on puisse dire. *« Je n'ai jamais couché avec une femme sans la payer*, explique-t-il d'emblée, *et les quelques-unes qui n'étaient pas du métier, je les ai convaincues de prendre l'argent de gré ou de force, même si c'était pour le jeter à la poubelle. »* Aussi se dirige-t-il tout naturellement vers un bordel, le jour de ses 90 ans, pour satisfaire un impérieux démon non pas de midi, mais du soir. Une maison des bas quartiers, où l'attend une adolescente endormie, pour laquelle il va nourrir des sentiments passionnés… et platoniques, rêvant plus qu'il ne les vit des réciprocités très largement oniriques.

Rien de graveleux dans ce récit qui ne manque pas de drôlerie, rien de très fascinant non plus. La façon dont l'auteur passe du monde bien rangé de ce vieux célibataire maniaque à un amour enfiévré n'est pas vraiment convaincante, bien que certaines descriptions ponctuelles possèdent une grande saveur (relevée par l'excellence de la traduction) : la pluie qui s'insinue derrière la bibliothèque, la chambre du bordel, le corps endormi de la fille et la dégaine de la mère maquerelle, l'assassinat d'un notable en pleine nuit. Les images qui s'impriment le mieux dans l'esprit sont celles où perce la fantaisie de García Marquez, son habileté à improviser des raccourcis entre le visible et l'invisible, à faire cohabiter le réel et l'imaginaire.

Peuplé de fantômes, *Mémoire de mes putains tristes* est en fait le livre d'un vieil homme, dont l'amertume perce ici et là. Malicieux, Garcìa Marquez s'est inventé un personnage bien plus âgé que lui, dont la résistance au temps n'a d'égal que son insolence. Déjà, dans *L'Amour au temps du choléra* (Grasset, 1987), l'écrivain postulait que l'âge n'éteint pas les sentiments. Cette fois, le vieux narrateur essaie encore de nous faire croire que les rhumatismes n'arrêtent pas la passion, mais avec un succès mitigé. Méditant ses chroniques, il prétend les écrire *« toujours du point de vue d'un homme de quatre-vingt-dix ans qui n'a pas appris à penser comme un vieux »*.

Seulement, l'ombre de la mort n'est pas loin, celle des morts non plus : les parents, les amis, les femmes que l'on a vues partir et qui vous tirent par les pieds. *« L'amertume du passé »* a beau se dissiper dans la compagnie d'une fille de 14 ans, ce n'est que pour un instant. Derrière l'éclat de l'orage, censé emporter le narrateur dans un torrent de passion, perce la petite musique funèbre de la vieillesse, de la maladie et de la mort.

Raphaëlle Rérolle



MAYA GODED/MAGNUM PHOTOS

Prostituée dans un bar de Mexico (1999).

Un moment de vérité

Une dérangeante histoire d'amitié ratée du Sud-Africain Damon Galgut

UN DOCTEUR IRRÉPROCHABLE
(The Good Doctor)
de Damon Galgut.
Traduit de l'anglais (Afrique du Sud) par Hélène Papot
L'Olivier, 298 p., 21 €.

C'est un livre saisissant. Dérangeant. Et remarquable. Le cinquième du jeune Sud-Africain Damon Galgut, et le deuxième traduit en français (*La Faille*, éd. Verticales, 1998). Comparé à J.-M. Coetzee et à Graham Green, Damon Galgut pourrait aussi être le petit frère de Joseph Conrad tant ses descriptions du bush sud-africain font penser à celles de l'auteur de *La Folie Almayer*, quand la brousse, pourtant si belle, gagne impitoyablement du terrain, et finit par tout recouvrir. Mais fi des comparaisons : avec *Un docteur irréprochable* – finaliste du Booker Prize britannique – Damon Galgut n'en a plus besoin.

Frank Eloff est un homme déçu par la vie – sa femme l'a quitté pour son meilleur ami et associé. Il entretient une relation avec Maria, une indigène, qu'il va, sans qu'elle lui demande rien, très vite rémunérer. *« Les pièces et les billets que je lui fourrais dans les mains en franchissant la porte symbolisaient ce qui nous séparait, qui ne pourrait jamais se mesurer ; une disposition entre nos vies mêmes. L'argent ne comblerait jamais l'abîme ; il était l'abîme. »*

C'est aussi un médecin sans illusions qui vit seul dans un hôpital aussi neuf que vide, planté au cœur d'une ville fantôme *« conçue et dessinée sur du papier, dans une métropole lointaine, par des bureaucrates néfastes qui n'étaient probablement jamais venus jusqu'ici »*.

PUZZLE INCOMPLET

L'arrivée de Laurence Waters va bouleverser sa vie. Ce jeune médecin est décontenancé quand il découvre l'hôpital, ses murs fissurés et sa peinture écaillée, rongée par l'humidité et les moisissures : *« La perplexité de Laurence n'avait rien d'exceptionnel. J'avais connu ça, moi aussi. Et je savais que ce sentiment se dissiperait à la longue. D'ici une semaine ou deux, la perplexité laisserait la place à autre chose : de la frustration peut-être, ou du ressentiment, de la colère »*, note Frank. Pourtant, si ce dernier est un sceptique résigné – surtout depuis son service militaire en Angola, où il assista à une scène de torture –, Laurence, au contraire, se sent concerné par ce qui se passe ici, en Afrique du Sud. C'est un idéaliste qui croit *« aveuglément en* [son] *pouvoir de changer les choses. Une croyance simple, d'une simplicité bête et puissante. »*

Ensemble, Frank et Laurence forment un drôle de couple. Ils sont comme deux faces d'une même pièce, comme cette nature à la fois fertile et oppressante. Laurence aimerait être un ami, un frère. Il n'est qu'un étranger ; au mieux le reflet plus jeune, et sans doute meilleur, de Frank. *« L'engagement et les efforts de Laurence révélaient une lacune chez moi. Je cherchais dans mon existence un moment de vérité tel que le sien. »* Ce moment n'arrivera pas – ou trop tard, comme tout, semble-t-il, dans la vie de Frank. Reste alors un puzzle incomplet, une histoire sans solution, *« peut-être même sans sujet. Je n'étais ici que pour apprendre à nouveau à quel point j'étais ignorant, à jamais incapable de comprendre. »*

Un docteur irréprochable est un roman à la fois simple et complexe, où, en lieu et place de héros, les personnages ne sont que des silhouettes irresponsables qui traversent un décor et une histoire plus forts qu'eux. Une histoire à la fois très sud-africaine et une histoire d'amitié ratée, où les mots honneur et devoir peuvent faire mourir, alors que résonnent les mots dureté et amertume.

E. G.

La légende du marteleur

Mais qui était John Henry, colosse à la force herculéenne ?

BALLADES POUR JOHN HENRY
(John Henry Days)
de Colson Whitehead.
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Serge Chauvin
Gallimard, 622 p., 27,5 €.

L'origine des autres arts est vile et obscure ; celle de l'art du parasite est tout à fait glorieuse » : joli slogan de sophiste, que le deuxième roman de Colson Whitehead remet au goût du jour avec éclat. A seulement 35 ans, ce jeune écrivain et journaliste noir-américain, né à New York, ausculte de sang-froid ses contemporains, leurs utopies et leurs manies, comme un anthropologue satirique traiterait d'une vaste et orgueilleuse tribu. Sur une trame policière, son premier roman, *L'Intuitionniste* (Gallimard, 2003), portait au rang de mythe les cages d'ascenseur, vertigineux signe d'élévation sociale, d'orgueil urbain, d'aspiration spirituelle et de ségrégation raciale. Aussi original, *Ballades pour John Henry* complète avec brio ce premier volet, en abandonnant la verticalité des buildings pour l'horizontalité ferroviaire, ses réseaux et ses connexions.

Le roman s'éloigne aussi des frénétiques hauteurs urbaines pour gagner celles de l'Amérique profonde, et quitte la côte pour les Appalaches. Talcott, en Virginie-Occidentale, n'est pas qu'un trou perdu dans un relatif abandon que symbolise, à lui seul, son tunnel ferroviaire désaffecté, Big Bend. Non : c'est la patrie de John Henry. Dans le folklore américain, ce légendaire colosse noir passe pour le meilleur foreur et marteleur de la ligne ferroviaire bâtie entre Washington et Cincinnati à la fin du XIXe siècle. Les chansons populaires le disent assez rapide et puissant pour avoir battu en duel l'un des premiers marteaux-piqueurs de l'époque, avant de mourir sous l'effort.

DOUBLE BURLESQUE

Signe grotesque des temps : cette figure herculéenne, mythifiée par ses frères de couleur, devient en 1996 l'effigie d'un nouveau timbre-poste, dont le lancement en grande pompe est prévu à Talcott, lors d'un festival qui lui est consacré. L'occasion pour le petit peuple des journalistes invités à ce raout, solidaires de la société de profit et de communication, d'exercer leur art consommé de parasites.

C'est à eux que Whitehead réserve les pages les plus cinglantes et les plus drôles de son roman. Dans cette clique *« inerte, vorace, thésaurisant les tickets de caisse »*, le scribouillard J. Sutter devient le double burlesque du John Henry légendaire : à lui le record des steaks juteux engloutis à l'œil, des notes de frais gonflées à bloc et des gadgets gratis engrangés à un rythme stakhanoviste. Une frénésie qui finira mal, aussi mal que John Henry en son temps, dont les exploits légendaires viennent ponctuer le roman comme autant de scènes tirées de l'épopée du rail.

Aussi à l'aise dans le détail satirique que dans le souffle épique, dans la description technique que dans le dialogue burlesque, Whitehead laisse deux économies, deux visions du monde se parasiter. Chacune se développe comme une *« connexion grandiose et affamée »* reliant ses membres entre eux. D'un côté, la publicité contemporaine, normée, centralisée et hiérarchisée, entretenant les profiteurs et masticateurs à coups d'événement promotionnel, en leur accordant une illusoire liberté. De l'autre, la culture populaire dont elle profite, vivant elle aussi de larcins, vols successifs de mots, pillages en chaîne de pensées et de rumeurs. La tradition ingère, digère les paroles et mélodies existantes pour créer les différentes versions des ballades inspirées par John Henry : autant de variantes d'un mythe, qui, toutes, le composent.

Fabienne Dumontet

ZOOM



■ LO ET LU
de Hanns-Josef Ortheil

« De tous mes livres, c'est celui que j'ai écrit avec le plus de plaisir », avoue Ortheil, auteur né à Cologne en 1951 et qui s'est fait connaître avec *Le Jeu des ténèbres* en 1987. Et ce plaisir est communicatif. C'est l'histoire d'un père qui, parce qu'il est écrivain et peut rester à la maison, se charge de l'éducation de Lotta, 2 ans, et Lukas, 2 mois. A la fin du livre, qui se termine par un petit traité d'éducation, Lo a 7 ans. Cette période de l'enfance est racontée avec beaucoup de grâce et de légèreté et l'on sait gré à l'auteur de passer sur les épisodes aussi répétitifs que les inévitables changements de couches. Dans son désir d'éveiller ses enfants à la vie, l'auteur s'aperçoit bien vite que ce sont ses enfants qui le font entrer dans leur monde. Et même si ce monde ne s'étend guère plus loin que le parc ou le cirque, il a les dimensions d'un cosmos avec ses pièges, ses aventures, ses défis et surtout ses étonnements. Un livre clair et gai pour tous ceux qui aiment les belles histoires mais aussi pour tous ceux qui, juristes ou pédagogues, pensent encore que le rôle du papa dans l'éducation des tout-petits est nettement inférieur à celui de la maman pour l'équilibre des enfants. Au nom de quoi ? Sûrement pas au nom du père.

P. Dhs

Traduit de l'allemand par J. Th. Chambon. Ed. Jacqueline Chambon, 280 p., 22 €.

■ DE TOUTES LES COULEURS,
d'Angela Huth

Isabel, la femme, ne s'afflige pas d'avoir 40 ans ni du « train-train quotidien » ; Dan, le mari, travaille dans l'import-export et ne cesse d'écrire pour le théâtre depuis le temps de ses études à Oxford ; Sylvie, la fille, adore ses parents et les *« trouve bizarres à bien des points de vue »* ; Bert est un ami célibataire, que Dan et Isabel verraient marié à leur amie Carlotta, mais *« il n'y a pas grand-chose à espérer de ce côté-là »*. C'est là un quintette d'une parfaite banalité, à partir duquel Angela Huth construit un roman original, à la fois par la façon dont nous avançons dans la connaissance des personnages, par la précision que prend peu à peu, en toile de fond, une subtile satire de notre époque, et par une technique d'écriture qui colore le récit, chaque personnage se racontant, cette succession de Je construisant l'unité de l'histoire comme d'un théâtre où les acteurs viennent à l'avant-scène placer un aparté. De fond et de forme, une réussite.

P.R.L.

Traduit de l'anglais par Marie-Odile Fortier-Masek, Quai Voltaire, 270 p., 21 €

■ LE CIEL TOUT AUTOUR,
d'Amanda Eyre Ward

Un couloir de la mort de femmes aux Etats-Unis : vernis à ongles et tricot, histoires de maris et d'enfants assassinés ; un univers à mille lieux de celui des hommes. C'est tout l'intérêt de ce livre : que l'esprit intègre de nouvelles donnes ; quelles femmes sont enfermées là ? Avec quoi dans la tête et le ventre ? En quoi elles sont pourtant comme les autres. L'Américaine Amanda E. Ward, 31 ans, a le mérite d'empoigner ce sujet pour son premier roman. C'est hardi. La hardiesse est bonne pour la littérature… si l'auteur accepte de s'y laisser prendre, et salir s'il le faut. Malheureusement Amanda Ward n'ose pas. Ni sueur, ni transpiration. Elle reste impeccablement propre jusqu'à la fin, comme pour se distinguer de ses personnages. Alors elles les trahit. Et on ne la suit plus.

D. Si.

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Anne-Marie Carrière, Buchet-Chastel, 322 p., 20 €

■ GRAND-PÈRE ET SON CANON,
d'Ota Fillip.

C'est une histoire d'amour entre un militaire et une chanteuse d'opéra, rien de plus. Mais c'est aussi un tour de force : un récit délibérément farfelu, une intrigue abracadabrante dans laquelle, par la force mystérieuse de la littérature, apparaissent des émotions, des douleurs, des espoirs et des frustrations, surtout des frustrations. L'auteur est tchèque, comme la plupart de ses personnages. La guerre, en 1915, pétarade entre l'Autriche et l'Italie. Il y a un gros canon, des contre-ut et quelques homosexuels. C'est vif, enjoué, touchant, et très élégamment traduit.

JSn.

Traduit de l'allemand par Pierre Foucher, Noir sur Blanc, 160 p. 18 €.

Jean Meckert, l'« ouvrier qui a mal tourné »

Deux récits de l'auteur des « Coups » sont réédités par Joëlle Losfeld. L'occasion de redécouvrir l'art d'écrire de ce romancier prolifique, qui publia de nombreux textes à la « Série noire » sous le nom de John Amila

LA MARCHE AU CANON
de Jean Meckert,
éd. Joëlle Losfeld, « Arcanes »,
110 p., 8,50 €.

JE SUIS UN MONSTRE
de Jean Meckert,
éd. Joëlle Losfeld, « Arcanes »
314 p., 10,50 €.

Un écrivain qui se plaint de ne pas avoir les mots qu'il faut pour dire ses sentiments, ce n'est pas si courant. Jean Meckert était de ceux-là. Sans honte bue, il imposa pourtant un style. Communiquer sa solitude existentielle, ses insoumissions et sa difficulté à communiquer, ce ne fut pas pour lui la quadrature du cercle. Même s'il n'était *« pas issu des universités »* : *« Je suis un ouvrier qui a mal tourné. »*

Il faut lire *Les Coups* (Gallimard, « Folio », n° 3668). Tout est livré. Au début, Félix, jeune prolo, n'a pas besoin d'ouvrir la bouche pour savourer l'amour avec Paulette. *« Nous deux, c'était tout, et puis merde pour tout le monde. »* Il déchante. N'avoir pas appris les *« intonations savantes »* qui ont cours dans la famille de sa petite bourgeoise, ne pas savoir parler *« sans bafouillis »*, être complexé par les beaux discours de sa belle-mère *« sur le saucisson, avec des pauses et des virgules »*, ça finit par pourrir son couple. A défaut de pouvoir bien *« mastiquer sa prose »*, d'être en retrait sur la causette, de passer pour un rustaud, il va battre sa femme. De cafards en remords, il va apprivoiser son regard traqué. Réapprendre avec elle à ne pas écouter les bavards qui parlent pour ne rien dire, cesser de *« préférer les histoires à la réalité »*.

Dans ce livre qui séduisit Raymond Queneau et reçut l'éloge de Gide, Jean Meckert délivre son art d'écrire : utiliser ses mots à soi et étrangler les idées reçues. Il était né en 1910. Employé de la Compagnie générale des omnibus, son père jouait de l'accordéon, le dimanche, dans les guinches libertaires de Belleville. Il ne revient pas des tranchées de 14-18, laisse une femme que la douleur condamne à quelques années d'internement psychiatrique, et un gosse qui connaît l'orphelinat. Meckert idéalisa cette absence. Il se préféra fils d'un mutin fusillé pour l'exemple (comme il le raconte dans *Le Boucher des Hurlus*) qu'abandonné par un homme attiré par d'autres jupons.

Il publie *Les Coups* en 1942, et, après le peu d'écho qu'avaient rencontré ses livres publiés dans la « Blanche » de Gallimard (dont *Nous avons les mains rouges*, récit de ses années de maquis et règlement de comptes contre les épurateurs et résistants de la vingt-cinquième heure), accepte la proposition de Marcel Duhamel d'écrire pour la « Série noire ».

PETITS EMMERDEURS

Jean Meckert change alors de nom. Pour signer ses polars, il choisit « Amilanar » comme pseudonyme. Le mot signifie « épouvanter » en espagnol, et la consonance finale (« l'anar ») n'est pas pour lui déplaire. Marcel Duhamel trouve que c'est trop long, impose « Amila » tout court, et comme (mode oblige) son premier polar est prétendument « adapté de l'américain », Jean Amila s'appelle d'abord John Amila. Après 1955, il vend les droits de certains romans au cinéma, travaille avec André Cayatte. En 1973, alors qu'il vient de publier *La Vierge et le Taureau*, où il s'en prend aux barbouzes et dénonce la contamination radio-active d'un atoll polynésien, il est agressé dans un parking, plongé dans le coma. Amnésique et épileptique, il mettra dix ans à se remettre et à pouvoir écrire de nouveau. Roué de coups, interdit de mots. Destin. Il est mort en 1995.

D.R.

Jean Meckert dans les années 1950

L'excellente initiative de Joëlle Losfeld, qui a décidé de rééditer ses textes introuvables, nous offre *Je suis un monstre* (1952), un livre inconfortable, révélateur de son maniement du langage parlé, où, confronté à l'assassinat d'un élève communiste par quatre de ses camarades dans une école de plein air en Savoie, un jeune moniteur prend la tête d'une révolte adolescente qui incendie l'établissement. On y retrouve la hargne d'un Meckert contre les petits emmerdeurs *« de fils à papa »*, sa foi dans l'accomplissement d'une solidarité humaine par l'insurrection, sa répulsion pour les littérateurs qui refusent de *« toucher aux explosifs »*.

PETITES GENS

Mieux : Joëlle Losfeld et ses éditeurs (Stéfanie Delestré, Hervé Delouche) ont déniché un inédit, *La Marche au canon*, sans doute inspiré par l'expérience de Meckert de la « drôle de guerre » et de la débâcle. Formidable témoignage sur l'embrigadement des petites gens dans une guerre à laquelle ils ne comprennent rien. *« A quoi ça pouvait servir, des vies comme ça, toutes grises et innombrables comme la poussière ? »*, écrivait-il dans *L'Homme au marteau*. Là, Meckert lâche son dégoût de ce charnier qui met *« partout des odeurs de caveau »*, transforme de jeunes recrues en *« bons lapins »*, bestiaux, brinquebalés, effarés, plonge son héros, Augustin Marcadet, *« pion, pauvre pion, malheureux matricule »*, au milieu de compagnons d'infortune *« gonflés d'alcool, gueulards, pâteux »*. Il est *« ivre de vide et tout écœuré de néant »*. Poussé à ne devoir à la société qu'*« indifférence et vacherie »*, et étranger au devoir de se *« sacrifier pour les mémères et pour les généraux »*. Assailli de *« pensées informulables »*, il déserte.

Jean-Luc Douin

Générations perdues

Andrés Trapiello évoque sous la forme autobiographique les combats de l'antifranquisme

D'UN VAISSEAU FANTÔME
(El Buque fantasma)
d'Andrés Trapiello.
Traduit de l'espagnol
par Alice Déon,
La Table ronde, « La petite vermillon », 250 p., 8,50 €.

LES CAHIERS DE JUSTO GARCIA
(Dias y noches)
Traduit de l'espagnol
par Alice Déon,
Buchet-Chastel, 332 p., 22 €.

Chez l'écrivain espagnol Andrés Trapiello, la littérature présente plusieurs dimensions, y compris autobiographiques. A 52 ans, cet auteur a publié, outre des poèmes, des essais et des critiques, un journal intime bruissant des divers échos du microcosme littéraire, une véritable saga qui compte plusieurs volumes et de fidèles lecteurs en Espagne. Mais quand il se transforme en romancier, Trapiello, lauréat du prix Nadal en 2003 pour son roman noir *Los Amigos del crimen perfecto* (Les Amis du crime parfait) et très récemment du prix José Manuel Lara pour une suite romanesque de *Don Quichotte*, sait aussi exploiter les ressources de la forme autobiographique. En témoignent *Les Cahiers de Justo Garcia* et *d'un vaisseau fantôme*, deux de ses romans traduits en français avec dix ans d'écart. Le premier prétend être le journal d'un républicain espagnol sorti de l'oubli par Andrés Trapiello lui-même, et le second, les mémoires d'un ancien contestataire du régime franquiste.

Les Cahiers de Justo Garcia racontent la débâcle à la fois piteuse et héroïque des combattants républicains à la fin de la guerre civile espagnole, en un long épilogue tragique qui les conduit de l'Espagne au port de Veracruz. Repoussée jusqu'au pied des Pyrénées pendant l'hiver 1938, la division républicaine de Justo Garcia Valle, un jeune socialiste, est défaite par les franquistes. Carnet en main, Justo Garcia devient témoin des exactions fascistes pendant son errance, avant d'être exilé avec ses camarades vers la France. Une lente déroute les attend à nouveau sur le sol français, entre indifférence et trahisons. Elle les mène jusqu'au camp d'Argelès, parqués comme d'autres républicains dont le gouvernement Daladier ne sait que faire : *« En passant entre les premiers arrivés, on a tous eu un coup au cœur, on avait dû mourir sans s'en rendre compte. Au bonheur initial de retrouver tant de compatriotes et de s'imaginer que toute l'Espagne était là, plus présente et vivante que nulle part ailleurs, a succédé une étrange sensation de conclusion et de fin. On se serait cru dans un gigantesque dépôt de cadavres, si ce n'est que les cadavres se tenaient debout, figés dans l'air glacé, à contempler l'arrivée des nouveaux. »*

MASSE HARASSÉE DE RÉFUGIÉS

Dans ces pages frappantes du roman, la voix simple et compassionnelle que Trapiello a donné à son jeune narrateur rend justice au sujet. Elle fait de cette masse harassée de réfugiés le *« corps mort de l'Espagne »*, échoué dos à la mer, face aux barbelés et à l'*« ennemi fantomatique »* qu'est le vent côtier, venu harceler les réfugiés à bout de forces : *« Quelqu'un a dit : même le vent est fasciste, et il avait raison. »* Sauvé par l'intervention d'un camarade aussi énigmatique qu'héroïque, Thomas Lechner, Justo Garcia finit sa course d'exilé au Mexique, au terme d'une traversée transatlantique elle aussi éprouvante et initiatique.

Les héros de *D'un vaisseau fantôme* sont, en quelque sorte, les héritiers que ce Justo Garcia aurait laissés derrière lui avant de partir en exil. Sur ce groupe de jeunes gens gagnés par le marxisme dans les années 1970 pèse encore la chape de plomb du franquisme moribond, posée sur une ville ressemblant fort à Valladolid, dans la province de Castille-Leon, d'où Trapiello est originaire. On comprend que, par ces mémoires romanesques, l'auteur veuille faire le portrait d'une génération aussi perdue que le vaisseau fantôme du titre, et qui correspond à la sienne, exaltée par l'héroïsme des batailles, mais prise dans les compromis et la vanité de la lutte.

Dans ce brouillard, le roman reste à flots et crée des atmosphères tout en nuances autour de ces mœurs et de ce paysage provinciaux, pas assez cependant pour échapper aux clichés (l'excentricité conformiste et, inversement, l'enthousiasme dont on revient, le camarade stupidement sacrifié) qu'exploite le récit, d'une facture honnête mais morne.

F. D.

ZOOM



■ **C'EST AUJOURD'HUI TOUJOURS (1947-1998)**, d'Alain Jouffroy

La poésie prend le large avec ce grand voyageur soucieux d'*« effacer toute espèce de sillage »* : romancier, essayiste, critique d'art, directeur de revue... *C'est aujourd'hui toujours* rassemble onze recueils dont les titres magnifiques, de « L'ouverture de l'être » à « Eros déraciné », de « Liberté des libertés » à « Eternelle extravagance », dressent un portrait de ce poète *« révolté par les absences de révolte »*. De « L'antichambre de la nature » – un poème qui évoque la rencontre d'un jeune homme de 18 ans avec André Breton, à Huelgoat, en 1946 – à l'ample « Da capo » où en 1998, à Venise – après New York, Kyoto et Sanaa –, *« le poète revient saluer Hölderlin jusqu'au bout des Zattere »*. **M. Pn**

Poésie/Gallimard, 350 p., 8,20 €.

Anthologie des rivages du futur

LES PASSEURS DE MILLÉNAIRES
Anthologie de Gérard Klein,
Ellen Herzfeld
et Dominique Martel.
Le Livre de poche,
« Science-fiction », 544 p., 7,50 €.

Ce sixième volume de la grande anthologie de la science-fiction française couvre les années 1996-2000, complétant ainsi le panorama d'un demi-siècle de SF nationale entamé avec *Les Mondes francs*. Les anthologistes se défendent toutefois dans leur préface d'avoir entrepris un travail *« historique »* – ce qui les exonère de quelques absences béantes – et affirment n'avoir sélectionné les nouvelles retenues que sur *« leur qualité et leur originalité »*. Dans ce sixième volume, on pourrait contester l'importance de quelques-uns des textes, mais l'ensemble est d'un haut niveau.

Le contenu de l'anthologie est-il représentatif des courants qui traversent la science-fiction française de la fin des années 1990 ? Rien n'est moins sûr, mais la nouvelle n'est pas le roman et les anthologistes semblent, de surcroît, attachés à une définition pure et dure du genre. On notera toutefois la présence d'une excellente uchronie d'Ugo Bellagamba.

UNIVERS VIRTUELS

Ce qu'il est intéressant par contre de remarquer, ce sont les thématiques abordées, à quels rivages du futur ces nouvelles nous font aborder. Prédominent de façon écrasante les textes situés sur Terre dans un futur proche.

Seules deux nouvelles nous entraînent dans l'espace : celle d'Alain Le Bussy, qui traite de manière ingénieuse de la colonisation d'une planète, et celle, brillante, de Roland C. Wagner, qui relève de la SF ethnologique. Trois d'entre elles abordent le sujet des univers informatiques et virtuels, des intelligences artificielles. La plus originale, « Bis », de Vittorio Frigerio, provient d'une revue québécoise et s'aventure sur un territoire peu exploré que nous nous garderons bien de déflorer ici. Deux autres rôdent du côté de la physique quantique avec une incise lovecraftienne ou de la cosmologie, en développant une version déstabilisante du Big Bang.

L'humour n'est pas absent, avec une vision sarcastique d'un futur religieux ou sous le couvert d'une parabole sur les vertus de la lecture. Enfin, cette anthologie qui débute par un texte d'un intérêt anecdotique s'achève en fanfare sur une remarquable nouvelle de Serge Lehman, qui convoque avec brio et de façon neuve l'utopie. La dernière page de ce recueil refermée, une constatation s'impose, éclatante et qui pose problème. Aucun texte du volume ne ressort peu ou prou à la science reine des dernières décennies du XXe siècle : la science-fiction française ignorerait-elle la biologie moléculaire et la génétique ?

Jacques Baudou

Thrillers à la française

Alec Covin et Maxime Chattam s'emparent de ce genre très américain pour tenter de démontrer qu'il peut s'épanouir sous d'autres cieux

LES LOUPS DE FENRYDER
d'Alec Covin.
Plon, 440 p., 21 €.

LE SANG DU TEMPS
de Maxime Chattam.
Michel Lafon, 330 p., 20 €.

Pourquoi le thriller serait-il une spécialité exclusivement américaine ? La question, manifestement, préoccupe bon nombre d'auteurs français qui, dans la lignée de Jean-Christophe Grangé, s'efforcent avec plus ou moins de bonheur de démontrer que le genre peut fleurir sous d'autres cieux. Certains se réfèrent explicitement à Stephen King en mêlant des éléments fantastiques à une intrigue policière classique, d'autres font allégeance à une tradition remontant à Edgar Poe, mais pour tous, la référence à la littérature américaine est primordiale.

Le premier roman d'Alec Covin met en scène un écrivain américain, Stanley Holden, auteur de *Silence on décapite, Massacre à Manhattan, Mort promise* et autres best-sellers qui n'obéissent qu'à une seule règle d'or, l'efficacité, et dont les producteurs d'Hollywood se disputent les droits d'adaptation cinématographique. Jusqu'au jour où la réalité se venge de la fiction. Sa propre fille est assassinée dans des circonstances mal élucidées : du coup, Stanley Holden perd tout intérêt pour la littérature d'horreur et se transforme en enquêteur de son propre destin.

C'est dans son histoire familiale que réside la clé du mystère. Quelque soixante-dix ans auparavant, sa grand-mère, Rose Holden, a assisté dans une petite ville de Louisiane à un événement décisif. C'était le 23 juillet 1933 et ce jour-là les magnats du coin, la famille McNeice, donnaient une réception somptueuse dans leur propriété du Grand Magnolia. Rose Holden, qui n'a alors que 14 ans et n'appartient pas à ce monde de rupins, n'a aucune chance d'être invitée. Mais avec deux camarades, elle va rôder dans les environs de la fête pour contempler les limousines, les belles toilettes et tout cet étalage de luxe. Ils vont en fait assister à un événement imprévu : l'embrasement de la maison, où tous les invités vont périr carbonisés.

Ce que les adolescents sont seuls à avoir vu, c'est que l'héritier des McNeice est sorti de la maison avec un acolyte quelques instants avant l'incendie et a disparu sain et sauf. Des années plus tard, la propriété, reconstruite, a été rachetée par un ancien acteur qui est venu s'y installer avec sa femme et son fils et l'a transformée en bed and breakfeast. Stanley Holden, qui vient y séjourner, a eu l'imprudence dans un entretien accordé à *Neewsweek* d'évoquer le récit que sa grand-mère lui a confié avant de mourir. Et la malédiction repart de plus belle.

Puisqu'un thriller, par définition, est destiné à faire peur, l'astuce d'Alec Covin est efficace : c'est la peur elle-même qui devient l'arme des nombreux crimes. Par une sorte de magie noire, les hantises de chacun peuvent à un moment donné se concrétiser, ce qui n'est pas absurde sur le plan psychologique : plus on redoute un danger, plus on court le risque de le voir se matérialiser.

Mais le recours au fantastique apparaît parfois comme un « deus ex machina », une solution facile pour se tirer de situations logiquement insolubles ou une façon gratuite d'en rajouter dans l'horreur. La scène où les meubles de la maison, animés d'intentions mortifères, s'attaquent à ses occupants paraît plus grotesque qu'épouvantable. Mais tout cela est affaire de dosage et d'appréciation personnelle.

UNE BONNE DOSE DE PARANOÏA

Après une trilogie « américaine » qui l'a imposé comme un des jeunes espoirs du thriller à la française, Maxime Chattam renouvelle singulièrement son inspiration dans *Le Sang du temps*, en plaçant au cœur de son intrigue non pas un policier, ni un auteur de romans, mais une lectrice. Marion, secrétaire à l'Institut médico-légal à Paris, a surpris par hasard un secret d'Etat qui met sa vie en danger.

Ce qui pourrait constituer en soi une trame romanesque ne sert à l'auteur que de prétexte. Cachée par la DST dans la communauté religieuse du Mont-Saint-Michel, elle s'emploie à combattre son principal ennemi, l'ennui, assorti d'une bonne dose de paranoïa.

Quand on n'a pas la fibre monastique, que peut-on faire en plein hiver sur ce rocher battu par les tempêtes et déserté par les touristes ? Lire bien sûr. En rangeant de vieux ouvrages, Marion découvre, dissimulé sous la couverture d'un livre d'Edgar Poe, le journal d'un détective anglais qui, en 1928, au Caire, eut à enquêter sur une affaire d'enfants assassinés. L'aventure égyptienne vient pimenter son quotidien et devient son principal dérivatif, mais ce loisir n'est pas sans danger puisque quelqu'un, dans son entourage semble très désireux de s'approprier le fameux journal.

Avant d'écrire son premier roman, *L'Ame du mal*, Maxime Chattam n'avait pas hésité à entreprendre des études de criminologie pour être toujours parfaitement précis et crédible. Nul doute qu'il a dû faire quelques séjours au Mont-Saint-Michel et au Caire avant d'imaginer *Le Sang du temps*. L'atmosphère du célèbre rocher est saisissante, tout comme l'évocation des ruelles du Caire de la fin du protectorat britannique. Les deux intrigues finissent par se rejoindre, c'est la loi du genre. Mais tout s'explique selon une logique parfaitement rationnelle. Si Maxime Chattam voulait, par cette fable sur la lecture, souligner les dangers du roman policier, c'est raté. Mais s'il voulait au contraire démontrer par l'exemple la toute-puissance du narrateur et les ressources infinies de l'imagination romanesque, c'est parfaitement réussi.

Gérard Meudal

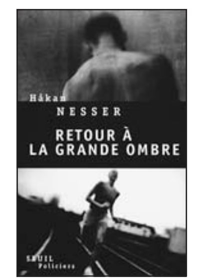
★ **A signaler la réédition en poche du dernier tome de la trilogie de Maxime Chattam, *Maléfices* (Pocket 640 p., 7,80 €).**



MICHAEL KENNA

Clin d'œil à Brassaï, Mont-Saint-Michel, Normandie (1998).

ZOOM



■ **RETOUR À LA GRANDE OMBRE,** de Hakan Nesser
Décidément ce n'est pas de tout repos de travailler dans la police suédoise. Après l'inspecteur Wallander de Mankell, le commissaire Winter d'Edwardson, voici le commissaire Van Veeteren. 57 ans, plein d'humour mais un peu déprimé, surtout depuis qu'il sait qu'on va l'opérer d'un cancer du colon. Il enquête sur un crime qui, d'une certaine manière, le console : on ne va lui retirer que quelques centimètres de chair, alors que le pauvre gars qu'on a retrouvé au fond d'un bois s'est fait trancher la tête, les bras et les jambes. Ennuyeux pour un ancien champion de course à pied. Assassiné le jour de sa sortie de prison, ce type-là devait déranger pas mal de gens dans son village, ou peut-être la police, autrefois, l'avait-elle accusé un peu vite. Après *Le Vingt et Unième Cas* (Presses universitaires de Caen 1997) c'est la deuxième enquête de Van Veeteren traduite en français. A suivre. **G. Me.**
Traduit du suédois par Agneta Segol et Pascal Brick-Aïda, Le Seuil, Policiers, 300 p., 19 €.

■ **LE DISCRET MONSIEUR GENARDY,** de Petra Hammesfahr
Ce n'est pas seulement à cause de leurs initiales qu'on les a rapprochées. Petra Hammersfahr, auteur de vingt-sept romans, évoque Patricia Highsmith par la profondeur des personnages et l'art de faire basculer le quotidien le plus banal dans l'horreur. Comme ici dans l'histoire d'Ingrid tellement contente d'avoir trouvé en Monsieur Genardy un locataire si sympathique qu'elle lui confierait bien la garde de sa petite fille. **G. Me.**
Traduit de l'allemand par Jacques-André Trine, L'Archipel 286 p., 19,95 €.

■ **LA ROUTE DU PARADIS,** de Didier Blonay
On la dit un peu simplette, échappée d'une institution spécialisée. François l'a prise en stop une nuit d'automne, puis il a eu pitié d'elle, puis il est tombé amoureux. Mais Cathy va être rattrapée par son destin de victime. Un récit plein d'humanité qui semble inspiré par la colère ou le dégoût que peuvent susciter des affaires bien réelles comme celle des disparues de l'Yonne. **G. Me.**
Le Rocher, 208 p., 17,90 €.

■ **LE BÛCHER DE SAINT-ENOCH,** de Gilles Bornais
Glasgow, 1889, on retrouve le corps de la maîtresse du chef du syndicat des mineurs, une femme de la bourgeoisie. Lutte des classes, crime crapuleux ou passionnel ? L'affaire se complique lorsque cinq corps carbonisés sont découverts dans les ruines d'une église. **G. Me.**
Grasset, 380 p., 17 €.

■ **LA TENTATION DU RABBIN FIX,** de Jacquot Grunewald
Le rabbin Fix quitte Paris pour Jérusalem où il vole au secours de son petit-fils, blessé dans un attentat. Ce faisant, il met les pieds, sans le savoir, dans un complot qui vise à utiliser la parole des prophètes bibliques au service du fanatisme. Mais un spécialiste du Talmud ne s'en laisse pas compter aussi facilement.. L'auteur des aventures du rabbin Fix dont c'est ici le deuxième épisode (après *L'Homme à la Bauta*) en sait quelque chose : il est lui-même rabbin. **G. Me.**
Albin Michel, « Carré jaune », 292 p., 16,90 €.

■ **MONSIEUR GROS BIDON,** de Samuel Ornitz
L'ascension d'un petit gangster juif du Lower East Side à New York qui finit dans la peau d'un juge. Présenté comme l'autobiographie d'un magistrat qui aurait mal tourné, confessant ses turpitudes avant de mourir, le roman connut un énorme succès lors de sa parution en 1923. A le relire on constate qu'il garde pourtant tous ses mérites et particulièrement celui que souligne Jérôme Charyn dans la préface : d'avoir immortalisé le code secret de l'Amérique, « *le code de l'agressivité* ». **G. Me.**
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Andrée Vaillant.
« Rivages thriller », 220 p. , 17 €.

Hommes de paille

Un conte immoral à l'humour grinçant, sans enquête ni détective

NOCES DE PAILLE
de Yves Hugues.
Calmann-Lévy « suspense »,
190 p., 13,50 €.

Le plus sûr moyen de sauver sa peau c'est encore de faire appel à un taxidermiste. Appliquée au roman policier, l'idée fournit à Yves Hugues la trame d'un curieux livre à l'humour grinçant, un conte cruel sans enquêteur ni détective sans même aucune manifestation de la justice, bref une histoire parfaitement immorale et d'autant plus captivante qu'elle est celle d'un envoûtement.

Lukas est taxidermiste à Paris. Si son métier le passionne, il n'en présente pas moins certains inconvénients. D'abord l'odeur. A force de manipuler des cadavres et des peaux, on finit par transporter avec soi une sorte de fumet que les femmes n'apprécient pas toujours. Lukas doit se contenter d'une vie sentimentale à éclipses et comme ses affaires ne sont pas très prospères, il est ravi de recevoir la commande d'un couple de retraités de la région de Honfleur qui veulent faire naturaliser un compagnon familier. Il se rend sur place pour découvrir qu'il ne s'agit ni d'un canari ni d'un caniche.

Charlotte et Léonce, mariés depuis cinquante-cinq ans, ne supportent pas l'idée que la mort les sépare. Ils ont donc décidé que le premier à disparaître serait empaillé pour continuer à servir de compagnon à l'époux survivant. Ce n'est pas très légal mais cela doit pouvoir s'arranger, les difficultés sont plutôt d'ordre technique, et c'est ce qui passionne Lukas et lui fait accepter l'étrange marché.

Il faut d'abord un long travail préparatoire, une observation minutieuse du sujet. Le vieux couple s'offre un voyage à Paris, au Museum d'histoire naturelle, pour contempler de près des travaux déjà réalisés par Lukas. Quant au taxidermiste, après avoir épié ses clients à la jumelle, il va carrément s'installer chez eux afin de mieux surveiller leur hygiène de vie. Il convient de respecter un régime alimentaire strict, du calcium pour le squelette, des vitamines pour la peau. Évidemment tout cela va mal finir, puisque ces trois là sont réunis pour attendre la mort. Mais celle de qui ?

MÉDITATION DOUCE-AMÈRE

Yves Hugues excelle à rendre cette atmosphère pesante où les motivations de chacun finissent par se brouiller. Les deux petits vieux ont-ils inventé cette lubie pour oublier leur solitude, ou simplement pour éloigner l'ennui qu'ils combattent, l'un en peignant des soldats de plomb, l'autre en lisant des romans policiers à la noix ? Et la vie de Lukas est-elle tellement plus passionnante, lui qui passe son temps à chercher l'âme sœur en écoutant des concertos pour hautbois et en tannant de vieux cuirs ?

Auteur de huit romans policiers pour adolescents – les enquêtes de Yann Gray dont deux épisodes viennent de paraître, une réédition, *Vieilles neiges* (1), et un inédit *Boulevard du fleuve* (2) –, Yves Hugues possède une musique bien à lui, une façon de faire dériver l'intrigue policière vers une méditation douce-amère sur la vie, le temps qui passe, la nostalgie de l'enfance. Bien sûr on ne trouvera peut-être pas dans *Noces de paille* la meilleure recette pour sauver sa peau, mais pour tuer le temps c'est plutôt recommandable.

G. Me.

(1) Gallimard jeunesse, « Scripto », 160 p., 8 €.
(2) Gallimard jeunesse, « Scripto », 192 p., 9 €. A partir de 13 ans.

Histoires de fins de règne

1983
de David Peace.
Traduit de l'anglais
par Daniel Lemoine.
Rivages « Thriller ». 496 p., 22 €.

TRUE CRIME
de Jake Arnott.
Traduit de l'anglais
par Colette Carrière.
Passage du Marais. 310 p., 21 €.

Margaret Thatcher n'a probablement jamais rêvé d'un tel destin : passer à la postérité sous les traits d'un personnage de roman policier. Dans *1983*, dernier volume d'une tétralogie consacrée aux années Thatcher dans le Yorkshire, David Peace offre pourtant à la dame de fer, sinon le beau rôle, du moins l'occasion d'une présence obsédante, au moment où le Parti conservateur remporte triomphalement les élections. Des bribes d'information diffusées à la radio concernant la guerre des Malouines ou les dernières mesures antisyndicales du gouvernement britannique viennent en permanence parasiter le récit, unissant la violence sociale à la violence criminelle.

Il s'agit moins d'une suite aux volumes précédents sobrement intitulés *1974*, *1977* (1), et *1980* que d'une apothéose. Le slogan qui fleurit dans ces années-là sur les murs, *« UK DK »* (*« UK decay »* qu'on pourrait traduire par « la décrépitude du Royaume Uni ») semble contaminer la trame romanesque, qui devient un collage de fragments exacerbés. Inutile de chercher ici un brave commissaire fumant la pipe et s'efforçant envers et contre tout de faire triompher la justice. On voit revenir de manière lancinante la même scène, celle d'un interrogatoire dans un commissariat, véritable séance de torture qui se termine invariablement soit par l'inculpation d'un innocent soit par son assassinat... Tandis que des familles sombrent dans le désespoir en attendant vainement d'apprendre la vérité sur des affaires de fillettes disparues.

MÊME LES MALFRATS VIEILLISSENT

Avec *True Crime*, le dernier volet de la trilogie centrée sur le personnage du truand Harry Starks, Jake Arnott achève son histoire de la pègre britannique, depuis les folles années du *Swinging London*, jusqu'à la période de Tony Blair. Même les malfrats vieillissent et leurs aventures ont ici un petit côté de fin de règne alors que le crime organisé ne cesse d'innover. Une jeune actrice dont le père a autrefois été assassiné lors d'un règlement de compte cherche à retrouver le responsable, un truand sorti de prison voudrait bien récupérer le magot dont il n'a pu profiter, un écrivain raté espère trouver la gloire en servant de nègre à un caïd plus ou moins repenti, un jeune homme de bonne famille veut s'encanailler en réalisant un film de gangsters. Tout ce beau monde va se retrouver sur un plateau de tournage et chacun en aura pour son argent.

On peut lire les romans de Jake Arnott comme une histoire de la musique anglaise tant elle est omniprésente, depuis la période hippie jusqu'aux rave parties actuelles. Sans doute parce que l'auteur est mélomane, plus prosaïquement parce que la scène musicale est pour la pègre le lieu idéal pour écouler la drogue. C'est surtout un tableau pittoresque mais effrayant de la nuit londonienne et ses romans comme ceux de David Peace pourraient se ranger sous un titre générique : le déclin de l'empire britannique.

G. Me.

★ **Signalons également la parution en format de poche de *1977*, de David Peace (Rivages noir, 430 p., 9 €), ainsi que de *Crime unlimited*, de Jake Arnott (10-18 « Domaine étranger », 416 p., 9,30 €).**

L'Allemagne, « Etat postnational » ?

La somme de Heinrich A. Winkler sur le « Sonderweg » – la voie particulière – allemand est traduite en français. Du « long chemin vers l'Occident » à la construction européenne

HISTOIRE DE L'ALLEMAGNE, XIXe-XXe SIÈCLE
Le long chemin vers l'Occident
de Heinrich A. Winkler.
Traduit de l'allemand
par Odile Demange
Fayard, 1 154 p., 35 €

Quand l'histoire de l'Allemagne est en cause, il est souvent difficile d'échapper aux clichés simplificateurs ou à une lecture rétrospectivement déterministe. Pour les uns, l'arrivée au pouvoir d'Hitler serait une sorte d'accident lié à la personnalité même du Führer, certains disent même à son charisme ; pour les autres, la victoire du nazisme serait l'aboutissement logique de toute l'histoire allemande.

Il faut dire d'emblée que Heinrich August Winkler n'appartient ni à la première ni à la deuxième école. Professeur d'histoire à l'université Humboldt de Berlin, il avait déjà consacré plusieurs études à la République de Weimar, c'est-à-dire à la difficile expérience allemande de la démocratie, avant de publier la somme qui est maintenant disponible pour les lecteurs français. Il ne s'agit pas d'une étude pointilliste ou événementielle de l'histoire allemande mais de l'illustration savante d'une thèse sur le *Sonderweg* allemand, la voie particulière, qui explique pourquoi l'Allemagne est passée à côté des révolutions bourgeoises du XIXe siècle, a développé un Etat autoritaire puis réussit une vraie révolution, en 1933, mais une révolution dirigée contre la démocratie.

Cette révolution s'est terminée dans une catastrophe qui a été en même temps une libération. La défaite du Reich hitlérien a marqué le début de la fin du *Sonderweg*, l'effondrement de tous les rêves d'empire que continuaient à caresser nombre d'intellectuels allemands, l'intégration de l'Allemagne – à tout le moins de sa partie occidentale – dans la famille des Etats démocratiques.

DÉVELOPPEMENT ASYNCHRONE

Au bout de ce que Heinrich A. Winkler appelle *« le long chemin vers l'Occident »* se trouve la solution de « la question allemande » qui a occupée les chancelleries pendant des siècles. Cette question est liée au développement asynchrone de la liberté et de l'unité nationale en Allemagne, et non à quelque incapacité allemande à intégrer les principes et les valeurs libérales (occidentales). Au contraire, de la Réforme à l'*Aufklärung* (les Lumières), de Kant à la révolution de 1848, les Allemands ont souvent été aux avant-postes de la pensée moderne. Mais ils ont longtemps été incapables de la traduire en termes politiques, parce qu'il existait un hiatus entre les aspirations démocratiques et leur réalisation dans un cadre national.

La révolution bourgeoise de 1848 échoue sur le choix entre la solution *kleindeutsch* (petite Allemande) et *grossdeutsch* (l'Allemagne avec l'Autriche). Pour les révolutionnaires du Parlement de Francfort, la démocratie doit inclure les Habsbourg. Pour Bismarck, quelques années plus tard, l'unité allemande doit se réaliser aux dépens de l'intégration avec l'Autriche, dans un Etat autoritaire qui protège les classes dirigeantes – la bourgeoisie comme l'aristocratie – des débordements populaires.

« La question allemande restera ouverte aussi longtemps que la porte de Brandebourg restera fermée », affirmait Richard von Weizsäcker dans les années 1980 quand il était président de la République fédérale. C'était dire que le statut de l'Allemagne continuerait à empoisonner les relations internationales tant qu'il n'existerait pas de coïncidence entre la démocratie et l'unité nationale, au sein de frontières incontestées. En effet, si la fin du nazisme a été la catastrophe salvatrice, elle n'a pas résolu « la question allemande » dans la mesure où seule la partie occidentale du pays avait achevé son long cheminement vers l'Occident. Jusqu'en 1989, non seulement l'Allemagne restait divisée mais sa partie orientale avait été interdite de voyage vers l'Ouest par les Soviétiques. La chute du mur de Berlin a permis à l'Allemagne, pour la première fois de son histoire, d'être unie et libre.

Même parmi les démocrates allemands, l'idée du *Sonderweg* n'avait pas que des adversaires. Des historiens et des hommes politiques ont essayé de la perpétuer avec le concept d'Etat *« postnational »*, dont la République fédérale aurait été la préfiguration sinon le modèle, au milieu des Etats-nations européens. C'est-à-dire un Etat qui, né sur les décombres d'un nationalisme exacerbé ayant produit Auschwitz, refuserait les attributs de l'Etat-nation pour se fondre dans un ensemble supranational, l'Europe en l'occurrence.

Heinrich August Winkler se méfie de cette variante de la « voie particulière » allemande qui transforme la mauvaise conscience née de la Shoah en qualité exemplaire. Plutôt qu'un Etat postnational, il voit en l'Allemagne réunifiée un *« Etat national postclassique »*. *« La nation tard venue »*, comme disait l'historien de l'entre-deux guerres Helmut Plessner pour caractériser l'Allemagne, ne renonce pas à sa souveraineté à peine retrouvée mais elle accepte de la partager avec ses partenaires au sein de l'Union européenne. La souveraineté n'est plus un absolu, contrairement à ce qu'enseignait la théorie classique des relations internationales, mais un bien mutualisé. Peut-être est-ce là le nouveau *Sonderweg* européen ?

Daniel Vernet


Porte de Brandebourg, Berlin, 2003

JESSE MARLOW/OCULI/AGENCE VU

Trois consciences européennes

Les voix de trois figures du continent : Czeslaw Milosz, Jan Patocka et Istvan Bibo

ESPRITS D'EUROPE
Autour de Czeslaw Milosz,
Jan Patocka, Istvan Bibo,
d'Alexandra Laignel-Lavastine.
Calmann-Lévy, 356 p., 22 €.

Instruire une question politique au travers de biographies intellectuelles est un art difficile dans lequel excelle Alexandra Laignel-Lavastine. Avec Czeslaw Milosz (1911-2004), Jan Patocka (1907-1977) et Istvan Bibo (1911-1979), elle recherche la part *« lumineuse »* de l'histoire d'une *« autre Europe »* dont elle avait courageusement dévoilé les zones d'ombre dans le refoulement du fascisme chez Emil Cioran et Mircea Eliade (1). Sur ce versant du diptyque, elle montre avec conviction ce que les expériences d'un poète polonais, d'un philosophe tchèque et d'un penseur politique hongrois peuvent enseigner à tout Européen d'aujourd'hui.

La spécificité historique de cette Europe-là tient en la succession sur son sol des deux totalitarismes. Les héros de ce livre ont été du combat contre le nazisme et ses collaborateurs locaux, mais leur engagement est surtout exemplaire dans la résistance intellectuelle et politique au communisme. La vie la plus fascinante est la moins connue : celle d'Istvan Bibo, acteur heureux des brèves années de liberté (1945-1948) précédant la prise du pouvoir par les staliniens en Hongrie, trois jours ministre lors de la révolution de 1956, condamné à la prison à perpétuité, libéré en 1963, mais victime de l'acharnement des autorités jusqu'à sa mort en 1979.

Théoricien des *« hystéries politiques »* et auteur d'une *Misère des petits Etats d'Europe de l'Est,* il invite à penser les ravages de la peur en démocratie.

Cinq ans attaché culturel de la Pologne « populaire », Milosz a retiré d'une expérience malheureuse le matériau d'un livre classique : *La Pensée captive*, analyse des profondeurs de la mentalité totalitaire et de l'égarement intellectuel. Réfugié à Paris en 1951, il croise Hannah Arendt, qui le décrit *« jeune, perdu, incroyablement malheureux et très sympathique »*. Installé aux Etats-Unis dès 1960, Prix Nobel de littérature vingt ans plus tard, il enseignera jusqu'à sa mort au cours de l'été 2004, sage d'un monde détruit survivant par son œuvre.

L'expérience de Jan Patocka est quant à elle socratique, construite autour de l'idée d'une Europe *« continent de la vie examinée »*, conduite sur la *« ligne de front »* aux côtés des dissidents, achevée lors d'un interrogatoire de police à Prague en mars 1977.

Corrigeant l'idéalisation chez Milan Kundera d'une Europe centrale des poètes et des penseurs opposée à l'Allemagne et à la Russie des juges et des bourreaux, Alexandra Laignel-Lavastine souligne la lucidité de Milosz et Bibo vis-à-vis de leurs histoires nationales. Le premier offre une image fondatrice, captée en avril 1943 devant des ruines en flammes où une poignée d'insurgés livrent l'une des plus belles leçons d'héroïsme du siècle : *« A Varsovie près d'un manège/Un beau dimanche de printemps/Au son d'une allègre musique/Les salves venant du ghetto/Se perdaient dans la mélodie-/Et les couples s'envolaient/Lancés haut dans le ciel serein. »* Image d'une indifférence criminelle qui doit hanter la conscience de l'Europe à laquelle répond la dénonciation par Bibo dès 1948 de la passivité des Hongrois devant l'extermination des Juifs.

S'il fallait résumer d'un mot la pensée de ces trois *Esprits d'Europe,* ce pourrait être celui de personnalisme, décliné sur trois plans : le primat accordé à une conscience individuelle seule productrice de valeurs ; une inspiration spirituelle opposée au rejet communiste du monde comme *« bordel à émotions métaphysiques »* (Arthur Koestler) ; la recherche d'une alternative politique à un libéralisme décevant.

Eloge de l'enracinement face à la *« ville-abstraction »*, tendance à confondre le rationalisme avec le triomphe de la technique, risque d'osciller entre le cosmopolitisme et une sorte de provincialisme : on peut n'être pas tout à fait convaincu. Mais au moment où la chance est offerte aux Européens de ratifier en droit leur idéal d'unité politique et culturelle, Alexandra Laignel-Lavastine invite à méditer pour la conjurer cette prédiction d'Edmund Husserl en 1935 : *« Le plus grand péril qui menace l'Europe, c'est la lassitude. »*

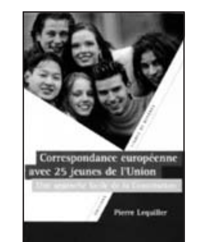
■ Pierre Bouretz

(1) *Cioran, Eliade, Ionesco. L'oubli du fascisme* (PUF, 2002).

★ Alexandra Laignel-Lavastine collabore au « Monde des livres ».

ZOOM

Les exégèses de la Constitution européenne sont devenues des succès de librairie (Le Monde *du 27 avril). Mais le texte a aussi donné des ailes d'écrivain aux dirigeants politiques. Une bonne dizaine d'entre eux tentent de faire comprendre les enjeux de la nouvelle Europe.*



■ CORRESPONDANCE EUROPÉENNE AVEC 25 JEUNES DE L'UNION.
Une approche facile de la Constitution,
de Pierre Lequillier
Président de la délégation de l'Assemblée nationale pour l'Union européenne, ancien membre de la Convention qui a négocié le premier jet de la Constitution, Pierre Lequillier, député UMP des Yvelines, s'est passionné très tôt pour Solidarité en Pologne puis pour le nouvel élargissement à l'Europe centrale. Il se livre ici à un exercice de « correspondance » avec 25 jeunes de l'Union pour faire partager sa passion en faveur d'une Constitution qui, dit-il, *« ouvre la voie à l'identité européenne »*. Dans son dialogue imaginaire avec le Slovène Bojan, la jeune Allemande Petra, avec tous les autres, il nous amène à la rencontre d'une Europe riche de sa diversité culturelle, dont il espère qu'elle se laissera contaminer par *« l'enthousiasme »* des nouveaux pays membres. **H. de B.**
Éditions Lignes de repères, 108 p., 10 €.

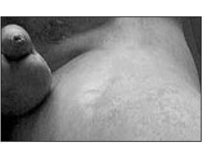
■ OUI. PLAIDOYER POUR UNE CONSTITUTION EUROPÉENNE,
de François Bayrou, entretiens avec Yannick Claude
« Je crois passionnément que l'Europe existe, comme société, comme civilisation et comme peuple en formation », écrit François Bayrou, président de l'UDF, au début de son « plaidoyer ». L'auteur, qui s'agace de l'incapacité européenne à réagir à la domination américaine, veut se battre pour l'appropriation du projet européen par les peuples de l'Union. Il ne renie pas le référendum, malgré la difficulté de l'exercice. *« Il est tellement important pour la suite de notre aventure commune que les peuples prennent position »*, souligne-t-il. **H. de B.**
Plon, 180p., 13,50 €.

■ SORTIR L'EUROPE DES IDÉES REÇUES, de Michel Barnier
Ancien ministre des affaires européennes, Michel Barnier a été commissaire européen, chargé de la politique régionale. Aujourd'hui ministre des affaires étrangères, il met à profit son expérience. *« Le projet européen reste fragile* (...) *car il manque toujours* (...) *un socle solide et populaire sur lequel s'appuyer »*, s'inquiète-t-il, avant de regretter *« la fantastique méconnaissance dans laquelle sont tenus les Français à l'égard de la construction de l'Europe »*. Récusant le souverainisme, il s'affirme lui-même *« passionnément patriote »*, mais, ajoute-t-il, *« il me semble que les aspirations de la France, l'universalisme de sa mission et de ses valeurs ne peuvent se concrétiser que dans le projet européen »*. **H. de B.**
Perrin-Nouvelle République, 182 p., 6 €.

■ L'HOMME EUROPÉEN, de Jorge Semprun et Dominique de Villepin
Ministre de l'intérieur, Dominique de Villepin, qui a représenté le gouvernement français à la Convention et à la Conférence intergouvernementale, a choisi la forme d'une conversation avec l'écrivain Jorge Semprun pour l'accompagner dans une recherche de *« l'homme européen »*. Les auteurs souhaitent une *« refondation »* à travers une règle commune, la Constitution, qui doit permettre à *« l'Europe encalminée »* de retrouver *« une stratégie cohérente et volontaire »*. *« Notre conviction, après le oui espagnol,* écrivent les deux auteurs dans leur conclusion, *c'est que l'Europe est une structure encore trop fragile et trop enviée pour ne pas subir un non au référendum français comme un coup d'arrêt mortel. »* **H. de B.**
Plon, 242 p., 18 €.

■ OUI ! LETTRE OUVERTE AUX ENFANTS D'EUROPE,
de Dominique Strauss-Kahn
L'ancien ministre des finances n'a plus à prouver son engagement européen, qui l'a notamment amené à présider, en 2004, une commission sur l'avenir du projet européen. Lui aussi s'adresse aux enfants d'Europe pour tenter de répondre aux questions soulevées à gauche, par cette Constitution mal aimée, dans laquelle, à travers toute l'Europe, les gauches de gouvernement se reconnaissent pourtant. Pour tenter aussi de répondre aux *« mensonges »*. *« Je ne crois pas que le trouble ait pour origine le contenu d'un texte – la Constitution – et le choix d'un homme – Laurent Fabius.* (...) *Ce n'est pas le présent – c'est-à-dire le traité – qui est en question. C'est le passé qui ne passe pas. C'est le futur qui ne se dévoile pas »*, écrit-il. **H. de B.**
Grasset, 174 p., 9 €.

■ POUR L'EUROPE, VOTEZ NON !,
de Jean-Pierre Chevènement
Jean-Pierre Chevènement est depuis toujours à la recherche du peuple d'Europe, républicain et laïque, sans lequel, estime-t-il, il ne peut y avoir d'Union européenne viable. *« La victoire du oui ferait tomber sur le pays une chape de plomb, et, à terme, par la mise en place d'un carcan antidémocratique, il ouvrirait une ère de troubles dont il n'y aurait pas d'issue par la voie des urnes, sauf à faire jouer une clause de sortie de l'Union européenne. »* Le non lui paraît au contraire porteur d'un nouvel espoir. En revanche, *« la victoire du non créerait un formidable sursaut de la conscience en France et en Europe »*, écrit-il. **H. de B.**
Fayard, 194 p., 12 €.

Discordance des genres, de New York à Paris

TROUBLE DANS LE GENRE
Pour un féminisme de la subversion
de Judith Butler.
Préface d'Eric Fassin.
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Cynthia Kraus,
La Découverte, 288 p., 23 €.



PIERRE MOLINIER/COURTESY GALERIE KAMEL MENNOUR

Pierre Molinier, « Le double », (non daté), photomontage, 12 × 22 cm

La scène se passe au début des années 1990. Judith Butler n'a pas encore 35 ans. Elle vient de publier un essai intitulé *Gender Trouble*. Ce soir-là, la philosophe américaine est invitée à dîner : *« La personne à côté de laquelle j'étais assise m'a dit qu'elle travaillait dans le domaine de la théorie queer. Je lui ai répondu : "Qu'est-ce que la théorie queer ?", et elle m'a regardée comme si j'étais folle ; pour elle, j'étais évidemment impliquée dans cette chose appelée théorie queer. »*

L'anecdote se trouve rapportée dans un recueil d'entretiens qui vient de paraître aux éditions d'Amsterdam (*Humain, inhumain. Le travail critique des normes*, traduit par Jérôme Vidal et Christine Vivier, 160 p., 15 €.). S'il convient de lui faire un sort, c'est pour souligner que la pensée de Butler se déploie sous le signe de l'écart, et d'une perpétuelle discordance. Discordance aux Etats-Unis, il y a quinze ans : bien que le mot ne se trouve nulle part dans le livre, *Gender Trouble* fera bientôt de son auteur, a posteriori, l'égérie mondiale du mouvement *queer* (bizarre, étrange en anglais). Discordance en France, aujourd'hui : l'ouvrage vient d'être traduit, mais *Trouble dans le genre* fait son entrée sur une scène intellectuelle et féministe chamboulée.

Reprenons depuis le début. En 1990, aux Etats-Unis, le champ des études gays et lesbiennes peine encore à se constituer. Le groupe Queer Nation vient de faire son apparition, et il imagine des actions spectaculaires (sit-in et autres « kiss-in » au cœur de New York) visant à lutter contre l'homophobie et à déstabiliser l'ordre « hétérosexiste ». Contre les catégories figées brandies par certains militant(e)s gays et lesbiennes (moi homo, toi hétéro), les agitateurs queer entendent brouiller les frontières du genre, et disséminer à l'infini les identités sexuées – du bi au trans en passant par toutes les figures du travestissement.

Au même moment, et sans que Judith Butler en ait encore conscience, le geste réflexif de la jeune philosophe s'inscrit dans cet élan collectif inédit. Car son enquête retrace *« la manière dont les fables de genre établissent et font circuler ce que l'on nomme fort mal à propos des faits naturels »*. Bien plus, elle opère une critique interne à la rébellion féministe, pour montrer qu'en structurant son combat autour d'une identité prétendument stabilisée (les femmes contre le pouvoir mâle) cette révolte reconduit, malgré elle, la domination masculine et *« l'hétérosexualité obligatoire »*. Il est d'ailleurs illusoire, insiste Butler, de distinguer entre le sexe en tant que réalité *« naturelle »*, d'une part, et le genre en tant qu'élaboration culturelle du couple masculin-féminin, d'autre part : *« Le "sexe", cette désignation supposée la plus crue, se révèle toujours être déjà "cuit" »*, ironise-t-elle dans une discussion serrée sur l'anthropologie structurale de Lévi-Strauss.

Butler soutient donc que genre et sexe résultent tous deux d'une construction sociale qui passe par un ensemble de gestes, de signes et de discours, bref par une *« stylisation répétée des corps »* où chacune et chacun trouve *« l'illusion »* d'un soi durable et *« genré »*. Ainsi le genre est-il d'abord une *« performance »* (au sens théâtral du terme), un rôle que l'on n'en finit pas d'apprendre, d'interpréter, et qu'une volonté de subversion pourra tout au plus parodier, comme le font modestement les « drags » et autres travestis. Faute de reconnaître cette vérité dramaturgique du répertoire masculin-féminin, toute politique d'émancipation est vouée à l'échec. Pire : à reproduire en douce l'exclusion des marges (culturelles) et des minorités (sexuelles).

MULTIPLES DÉBATS

Ainsi énoncée, la leçon politique de Butler a été entendue bien au-delà des frontières nationales et disciplinaires. Lu aux quatre coins de la planète, son essai a suscité de multiples débats (en littérature, en histoire, en anthropologie...), nourrissant également l'inspiration des artistes et des militants. En France aussi, depuis la fin des années 1990, le livre est cité et discuté par toutes celles et tous ceux qui travaillent sur la différence sexuelle, dans un contexte où cette question est devenue un enjeu politique toujours plus urgent – pensons aux débats sur la parité, sur le pacs ou encore sur le mariage gay.

Dès lors, on ne peut que se féliciter de voir ce livre enfin disponible en français, dans une édition rigoureuse et éclairante, qui plus est. La préface, signée Eric Fassin, permet au lecteur d'aborder sans trop de difficulté ce texte pour le moins ardu. Reste que nous allons à la rencontre de cette œuvre comme à rebours, avec un sentiment mêlé d'étranges retrouvailles et d'écart renouvelé : à rebours, d'abord, parce que jusqu'ici les textes de la philosophe qui avaient été traduits étaient tous postérieurs à *Gender Trouble*. Mais tenir ce maître ouvrage entre ses mains, c'est aussi renouer avec une tradition critique à la française que Butler, elle, n'a jamais cessé d'honorer : l'écriture derridienne de la loi, la généalogie du pouvoir tel que Foucault la conçoit, le matérialisme lesbien théorisé par Wittig, la sémiotique du corps maternel chez Kristeva, en un mot toute la *« French theory, qui est aussi une drôle de construction américaine »*.

Une fois le livre refermé, dominera enfin l'impression d'une ultime discordance : car *Trouble dans le genre* nous parvient au moment où le féminisme français, qui en avait amplement intégré la lettre et l'esprit, est au bord de l'implosion, divisé par de violentes polémiques concernant la prostitution et surtout le voile islamique (sur ce point, on consultera la dernière livraison de la revue *Prochoix*, « Féminisme année 2005 : scission ou clarification ? », n°32, 12 €). Quant à la rhétorique « queer », elle paraît victime de son succès : d'un côté, elle semble s'essouffler, se réduisant de plus en plus à un phénomène de mode, voire à un simple créneau marchand. De l'autre, elle se trouve parfois exploitée par une pseudo-radicalité superficielle et agressive : « Si le masculin et le féminin ne sont que des assignations mobiles dont on peut se jouer à tout instant, des masques qu'il est facile de superposer ou de troquer, alors à quoi bon un mouvement des femmes ? », demandent celles et ceux qui croient pouvoir récupérer le discours anti-essentialiste de la « confusion des genres » pour le retourner contre le féminisme lui-même.

J. Bi.

La Grèce classique au miroir des « queer studies »

DÉSIR ET CONTRAINTES EN GRÈCE ANCIENNE
(The Constraints of Desire, The Anthropology of Sex and Gender in Ancient Greece)
de John J. Winkler.
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Sandra Boehringer et Nadine Picard,
EPEL, 448 p., 44 €.

La philologie n'est pas forcément ennuyeuse. Elle peut même devenir une pratique ludique, comme le montre John Winkler avec brio. *Désirs et contraintes en Grèce ancienne*, l'ouvrage majeur qu'il a publié en 1990, peu de temps avant de mourir du sida, vient d'être traduit chez Epel. Vous y apprendrez que *« la potion faite à base de pénis de lézard en pleine copulation crée un trouble durable chez une femme qui en ingère à son insu, et si l'on jette son mouchoir sur des lézards pendant qu'ils copulent, on obtiendra un kharitêsion mega »*, c'est-à-dire un grand stimulateur de charme. Sachez aussi que *« le testicule droit de la fouine favorise la conception, le gauche est contraceptif »*. Mieux vaut ne pas se tromper !

Tandis que Foucault se concentrait sur les textes théoriques et prescriptifs, Winkler se fonde sur des corpus bien plus hétérogènes (de *L'Odyssée* à *L'Interprétation des rêves* d'Artémidore, en passant par les romans tardifs, papyrus magiques, ou fragments de Sappho). Au lieu d'une histoire de la sexualité, des usages et des normes, Winkler produit ainsi une ethnographie plurielle de la sexualité en Grèce ancienne, selon une méthodologie originale, la *desultoria scienta*, cette voltige équestre dont parle Apulée, et qui permet à l'auteur d'avancer *« à sauts et à gambades »*, à la manière de Montaigne.

Loin de prendre à la lettre (et au sérieux) ces Grecs illustres, Winkler entend mettre au jour la part de *« bluff »* de bien des énoncés antiques en matière de sexe : *« L'androcentrisme méditerranéen est à la fois une vérité incontestée et une totale fiction. Tous les hommes reconnaissent sa force, opinent du bonnet sagement et silencieusement, tout en croisant les doigts derrière le dos. »* Dans un système d'évaluations concurrentielles où chacun doit paraître, et être pour autrui, les hommes affirment

Louis-Georges Tin

haut et fort la domination masculine. Mais celui qui déroge à la règle et jouit d'être soumis exerce une indéniable fascination ; et dans les papyrus magiques, c'est en général l'homme qui, terrassé par son désir, souhaite que la femme le soit à son tour, dans une logique de transfert et d'inversion du rapport symbolique qui témoigne des stratégies érotiques mises en place pour ne pas avouer l'inavouable – la vulnérabilité des hommes.

Mais Winkler s'attache aussi à montrer la *« double conscience »* des femmes grecques, l'ironie des discours de Sappho et de bien d'autres figures féminines. Dominées dans l'espace social, les femmes se voient portées à intégrer dans leur propre représentation la conscience des hommes qui les ignorent largement, produisant ainsi une *« vision non pas enclose mais enveloppante »*. Point de vue sur le monde, mais point aveugle tout à la fois, la perspective masculiniste *« ne peut pas se reconnaître en tant que telle, et ne pourra jamais savoir à quel point elle est comique »*. Dans cet ouvrage, la philologie ancienne se voit donc défrisée par un philologue hors pair, qui analyse avec bonheur les catégories de sexe et de genre, « pacsant » ainsi de manière imprévue érudition classique et *queer studies*...

Un « genre » de bilan

FEMMES, GENRE ET SOCIÉTÉS
L'Etat des savoirs
sous la direction de Margaret Maruani,
La Découverte, 480 p., 25 €.

Contrairement à celles qui s'épanouissent dans d'autres pays, les études consacrées au « genre » et à la différence des sexes ne s'élaborent pas, en France, au sein d'un champ institutionnel véritablement constitué. Les chercheuses et chercheurs qui ont décidé de se vouer à ce domaine ont donc bien du mal à en faire l'axe d'une carrière universitaire. Ils sont d'ailleurs plus d'un(e) à s'être « exilés », ces dernières années, pour rejoindre tel ou tel campus anglais ou américain...

Or, en dépit de ces conditions défavorables, les « gender studies » à la française se sont développées avec une fécondité incontestable, à la charnière de l'investigation théorique et d'une actualité politique intense – de la parité au mariage gay. De cette effervescence intellectuelle, et des multiples débats qu'elle nourrit, le collectif dirigé par Margaret Maruani dresse un remarquable état des lieux. Anthropologues, sociologues ou philosophes, les contributeurs examinent les mutations de la question féministe au miroir des évolutions sociales en matière de filiation, de salariat ou encore de santé. Brassant les générations et les disciplines, l'ouvrage fait le point sur les enjeux théoriques, expose les principaux acquis, et met en scène la diversité internationale des questionnements.

J. Bi.

★ Signalons également la parution de *Repenser le politique. L'apport du féminisme*, sous la direction de Françoise Collin et Pénélope Deutscher (éd. Campagne Première/Les Cahiers du GRIF, 288 p., 22 €).

ZOOM



■ FIN DU DOGME PATERNEL, **de Michel Tort.**
Crise de l'autorité, panique dans l'ordre symbolique : au sein des sociétés occidentales, les mutations du rapport entre les sexes, des structures familiales et des formes de la filiation entraînent aujourd'hui une prolifération des discours angoissés sur le déclin inexorable du père. Jadis considéré comme une figure cruciale pour la constitution de tout sujet humain, celui-ci ne serait plus, désormais, qu'un pauvre type. Et cette perte de souveraineté mettrait en crise rien moins que la civilisation. D'une plume élégante et incisive, le psychanalyste Michel Tort déconstruit les arguments de cette rhétorique catastrophiste, dont il souligne les spécificités françaises. Mobilisant la démarche historienne pour souligner *« l'aspect légendaire du discours sur le père »*, il procède surtout à une vigoureuse relecture de la doctrine freudienne et de la *« vulgate lacanienne »* en la matière, pour proposer une autre vision du père, en rupture avec *« l'ancien régime du sujet »* : *« Ce père n'était pas mieux "avant".* (...) *Nous ne nous satisfaisons plus, au vu du résultat sur les analysants, de ce fantoche, de ce Grand Méchant Loup : la psychanalyse l'a mis en cause, au travail, en demeure.* (...) *Encore un effort ! Loin de décliner, il émerge.* Exit *seulement Monsieur Paterfamilias... »*, écrit-il. **J. Bi**
Aubier « Psychanalyse », 496 p., 24 €.

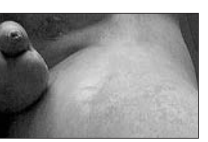
■ LES SEXES INDIFFÉRENTS
Le renouveau des questionnements autour du genre et de la différence sexuelle ne peut pas laisser la psychanalyse en paix. En la matière, ses représentants sont de plus en plus souvent sollicités pour intervenir sur la scène publique. Pourtant, ce sont les héritiers de Freud et de Lacan eux-mêmes, aujourd'hui, qui remettent en cause *« les prétentions du psychanalyste, devenu tribun, à venir nous dire le vrai sur l'amour et la famille au nom du Père ou de la castration faite Loi »*. Par-delà les polémiques et le vacarme qui entourent l'actualité « sexuelle », les concepts et la pratique freudiennes doivent être réinterrogés. En témoigne ce volume collectif, issu d'un séminaire coordonné par Jacques André. **J. Bi.**
PUF, « Petite bibliothèque de psychanalyse », 160 p., 12 €.

■ SPERM WARS, les secrets de nos comportements amoureux
de Robin Baker, préface d'Emile et d'Edouard Servan-Schreiber
C'est le livre que Woody Allen aurait sans doute aimé lire avant de réaliser *Tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur le sexe sans jamais oser le demander*. Un curieux mélange de scénarios aimablement pornographiques et d'exposés scientifiques censés expliciter les comportements sexuels et amoureux les plus divers. Zoologue et spécialiste de l'évolution à l'université de Manchester, l'auteur propose une vision physio-scientiste du désir où l'instinct supplante largement la conscience. *« Je ne crois pas au libre arbitre »*, avoue-t-il. Une certaine vision anglo-saxonne du sexe, loin, mais alors très très loin de Freud.
F. N.
JC Lattès, 414 p., 13 €.

■ ROMAN D'UN INVERTI-NÉ
Préfacée par Emile Zola, cette confession anonyme d'un jeune aristocrate italien torturé par sa nature féminine emprisonnée dans son corps d'homme est bouleversante de franchise et de juste crudité : prudemment, le praticien a mis en latin les passages les plus explicites de la fièvre amoureuse et sexuelle du narrateur, que la présente édition dévoile grâce à la traduction de Carole Walter. *« Bien malheureux d'appartenir à un sexe auquel* [son] *âme n'appartenait pas »*, le jeune homosexuel est certes renvoyé à une norme conventionnelle dans la brève étude livrée en conclusion – le récit figure dans un volume de la collection « Tares & poisons », *Perversion & perversité* (1896) –, mais l'audace de reconnaître la souffrance là où la société ne veut voir en l'inverti qu'un *« désorganisateur de la famille, de la nation, de l'humanité »* dit la générosité de l'entreprise. Un document d'une incroyable force, heureusement restitué. **Ph.-J. C.**
Ed. A Rebours (6, rue des Capucins 69001 Lyon), 176 p., 10 €.

■ LA CONDITION SEXUELLE.
Notes d'un psychothérapeute,
de Laurent Jouannaud
L'auteur, *« écrivain psychologue ou psychologue écrivain »*, met en scène un couple de patients, Eve N... et Laurent B..., qui connaissent quelques ratés dans leur vie amoureuse, la première n'éprouvant plus guère d'attirance physique pour le second. Cette cure est prétexte à une réflexion légère et désinvolte sur la place de la sexualité dans le couple. **P. K.**
PUF, « Perspectives critiques », 196 p., 17 €.

SEXUALITÉS

Histoire singulière des plaisirs solitaires

LE SEXE EN SOLITAIRE
Contribution à l'histoire culturelle de la sexualité
de Thomas Laqueur.
Traduction de l'anglais (Etats-Unis)
par Pierre-Emmanuel Dauzat,
Gallimard, « NRF essais »,
512 p., 29,90 €.

Onan, dit Genèse 38, refusa de donner un enfant à Tamar, la veuve de son frère, préférant laisser *« la semence se perdre à terre »*. En violant ainsi la loi du Lévirat et en semblant mettre en péril la lignée de David, il *« déplut au Seigneur, qui le fit mourir »*. Le récit biblique cependant reste silencieux sur la nature du crime commis par Onan, qui pouvait être identifié à la masturbation mais aussi aux pénétrations sans danger de procréation et surtout, comme cela sera le choix dominant de l'exégèse chrétienne, au *coïtus interruptus.*

Néanmoins, le nom d'Onan et le récit de la Genèse finirent par être irrémédiablement attachés à l'idée de masturbation ou de *« pollution de soi-même »* par le succès inattendu et pourtant durable de l'ouvrage anonyme d'un charlatan de l'aube des Lumières, en 1712, qui proposait, moyennant finances, des remèdes à la maladie qu'il venait enfin d'isoler et de nommer : l'onanisme.

A partir de cet ouvrage, dont l'auteur semble être John Marten, chirurgien et vendeur de remèdes en tous genres condamné pour obscénité en 1708, Thomas Laqueur retrace avec brio l'histoire singulière de la masturbation et des plaisirs solitaires qui furent au cœur d'une transformation radicale du discours sur la sexualité. Longtemps, en effet, ces pratiques avaient peu retenu l'attention des moralistes et des théologiens : dans une économie des relations sexuelles tournée essentiellement vers la préservation du célibat des clercs et la protection du mariage, elles n'occupaient qu'une place secondaire, celle d'une variante de la pollution. *« Les péchés qui importaient étaient ceux qui menaçaient les institutions que Dieu avait mises en place pour contenir la luxure : le mariage pour la majorité, le célibat pour quelques-uns. »* Les vues de Marten, bientôt reprises par des sommités médicales (Tissot, Hufeland) ou philosophiques (l'*Encyclopédie*, Rousseau, Kant) des Lumières, constituèrent par conséquent une césure brutale dans cette histoire.

CONSÉQUENCES TERRIFIANTES

Non seulement elles désignent pour la première fois clairement les pratiques sexuelles qu'elles décrivent, par la référence au crime d'Onan, mais surtout elles font glisser leur dénonciation d'un registre théologique à un registre médical. L'onanisme n'est plus une catégorie imprécise de la pollution, mais une maladie dont il est possible, et souhaitable, de décrire les symptômes, les progrès et les conséquences, terrifiantes. *« Une nouvelle morale séculière fut ainsi forgée, exprimée, amplifiée et légitimée dans le langage de la médecine »*, dit Laqueur.

Il ne faut donc pas s'étonner de voir la dénonciation des ravages de la masturbation prendre corps avant tout dans les cercles progressistes du XVIIIe siècle, avant de gagner d'autres groupes au XIXe : les enjeux religieux sont, en effet, secondaires dans cette création philosophico-médicale qui pense la sexualité à partir d'autres catégories que celles de la théologie morale. La masturbation inquiète parce qu'elle est comme l'envers des valeurs et des comportements qu'exaltent les Lumières et qui s'infiltrent alors dans les relations sociales : elle isole l'individu du commerce avec autrui, attise jusqu'à l'excès le travail de l'imagination, libère les appétits sans frein et sans fruits pour la collectivité...

A la croisée de l'histoire des sciences et de la philosophie et d'une critique historique des usages sociaux du corps, fort d'une érudition limpide qui court de l'exégèse biblique à l'histoire du livre en passant par la psychanalyse et discute méticuleusement les hypothèses léguées par l'historiographie, Laqueur nous convie ici à une enquête passionnante sur l'invention moderne de la conscience coupable et du tribunal de soi que les Lumières substituèrent progressivement, au nom même de la liberté de l'individu et de la défiance à l'égard de l'Eglise et de l'Etat, aux formes extérieures de contrainte. La brochure medico-pornographique de Marten fut un jalon essentiel dans cette formation d'une éthique nouvelle adaptée à la société marchande.

Olivier Christin

Corset contre l'Onanisme placé sur le Sujet. Pl. II.

Corset anti-onanisme (1815). Bibliothèque de la faculté de médecine, Paris.

ARCHIVES CHARMET/BRIDGEMAN GIRAUDON



CLAUDE LANGLOIS

Contre l'illusion d'une Eglise éternelle et éternellement hostile à toute pratique de régulation des naissances, Claude Langlois entreprend de rétablir l'histoire complexe et longtemps indécise de la formation du discours catholique sur la contraception. Partant de la double singularité de la France post-révolutionnaire, marquée à la fois par la diffusion précoce des pratiques de limitation des naissances et par la déchristianisation, il révèle l'importance de la réflexion que durent engager les prêtres confrontés à ce défi inédit. Ce livre offre par là un véritable modèle d'histoire sociale et intellectuelle des conditions de production de la théologie morale au XIXe siècle, entre liguorisme et nouveau rigorisme.

★ *Le Crime d'Onan. Le discours catholique sur la limitation des naissances (1816-1930).* Les Belles Lettres, 2005, 502 p., 35 €.

Daniel Borrillo : « L'Etat veut nous protéger contre nous-mêmes »

Maître de conférences à l'université Paris-X-Nanterre, Daniel Borrillo s'est spécialisé dans l'étude des rapports entre le droit et les sexualités. Il vient de publier un ouvrage collectif (codirigé avec la juriste Danièle Lochak) intitulé *La Liberté sexuelle* (PUF, 240 p., 22 €).

A mesure qu'a décliné la morale traditionnelle, la liberté sexuelle a été reconnue comme une liberté à part entière. Elle demeure pourtant *« encadrée et précaire »*, selon Danièle Lochak, qui montre qu'en la matière *« la règle juridique a du mal à s'affranchir des considérations morales »*. Qu'est-ce à dire ?

Si la protection de la liberté sexuelle demeure problématique, c'est parce qu'une forme de morale (qui ne dit pas son nom) prend ici souvent la place du droit. La notion de dignité humaine, utilisée pour restreindre la liberté sexuelle, manifeste mieux que toute autre l'impératif moral transcendantal qui s'impose aux droits subjectifs et aux libertés individuelles. De surcroît, la réticence à invoquer ouvertement la protection de la morale traditionnelle conduit à se tourner vers d'autres motifs socialement plus acceptables, comme la protection des faibles ou la dignité des femmes. Mais le résultat demeure le même : chasser la liberté.

Vous affirmez qu'en matière de liberté sexuelle nous traversons *« une période de crise »*. Qu'entendez-vous par là ?

Ce trouble est général. Au nom de la sécurité, l'Etat use et abuse du droit pénal. La criminalité sexuelle est traitée au sein d'un régime d'exception plus proche de la lutte contre le terrorisme que des délits de droit commun. Il est d'ailleurs paradoxal que l'âge de la responsabilité pénale ne cesse de diminuer, au point qu'on peut mettre un enfant de 13 ans en prison, alors que la majorité sexuelle ne cesse, elle, d'augmenter, passant de 13 à 15, voire à 18 ans si la relation sexuelle a lieu avec une personne ayant une autorité sur le mineur. Mais l'Etat veut aussi nous protéger contre nous-mêmes, et cette forme de paternalisme fait symptôme. Au nom de notre propre dignité ou de l'égalité pour les femmes, une élite étatique s'est arrogé le droit d'interdire certaines pratiques (prostitution, sadomasochisme). Or si l'égalité chasse toujours un peu la liberté, c'est à condition d'établir clairement le statut des sujets susceptibles de produire une situation d'asymétrie. En effet, si ce sont les femmes hétérosexuelles qui se trouvent souvent mises en situation d'infériorité, ce qu'il faudrait limiter, ce n'est pas tant la liberté sexuelle de façon indistincte que celle des hommes hétérosexuels en particulier. Utiliser l'argument de la domination masculine pour borner toutes les formes de liberté sexuelle me semble donc abusif. N'ayant pas fait cette distinction fondamentale, certaines féministes sont devenues les alliées objectives des conservateurs.

A partir des exemples de la prostitution et du sadomasochisme, vous pointez vous-même *« l'énorme difficulté à assumer le principe de la neutralité éthique de l'État en matière sexuelle »*.

A la différence de l'État paternaliste, l'Etat démocratique renonce à dire le bien et se limite à énoncer le juste dans les rapports humains. Pour prendre l'exemple de la prostitution, j'aurais préféré que l'on cherche à combattre ses effets négatifs (comme l'exploitation économique), plutôt que son existence en tant que telle. L'actuel régime de répression ne fait pas que limiter la liberté des personnes prostituées, il accroît aussi leur précarité économique. Or le droit ne peut pas statuer que les relations sexuelles gratuites sont meilleures que les relations tarifées. De même, il ne peut pas décider que les images romantiques valent plus que les images crues, ou qu'entre adultes les jeux sadomasochistes doivent relever de la vie privée. Chacun doit pouvoir donner le sens qu'il veut à sa vie sexuelle. Malheureusement, ces pratiques peuvent encore mener les gens en prison.

Propos recueillis par J. Bi.

Echangisme, fétichisme... tentatives pour établir l'impossible somme du désir

LA PLANÈTE ÉCHANGISTE
Les sexualités collectives en France
de Daniel Welzer-Lang.
Payot, 578 p., 23 €.

TRAITÉ DU FÉTICHISME
à l'usage des jeunes générations
de Jean Streff.
Denoël, 544 p., 26 €.

Issu de plusieurs rapports et enquêtes – commandés notamment, dans les années 1990, par les organismes de lutte contre le sida –, le livre du sociologue Daniel Welzer-Lang constitue un panorama de la question de l'échangisme. Phénomène « post-moderne » (souvent mis en relation avec les expressions contemporaines de l'art) qui, après quelques réticences, a aujourd'hui droit de cité dans les magazines, à la radio et à la télévision : dames détendues et audacieuses et messieurs émoustillés courent les plateaux.

Même si cette « planète » a son histoire (à la fois récente et ancienne), ses codes, ses lieux, et que ses habitants restent discrets, peu amateurs de publicité (mais sur ce plan les attitudes sont ambiguës et peuvent se retourner), la pratique échangiste ne pose pas de graves problèmes pratiques – hormis le risque du sida. Relevant de la sphère du privé, engageant des adultes consentants, son prosélytisme (par vocation, la « planète » est accueillante) reste dans les limites du raisonnable, et de certaines populations. Comme le notent plusieurs personnes interrogées, les couples, loin d'être mis en danger, retrouvent souvent, dans la pratique de ce loisir, une sorte de stabilité. L'auteur cite la distinction établie par Michel Foucault entre le *« dispositif d'alliance »* et le *« dispositif de sexualité »*. Le second tendant à recouvrir le premier, sans l'annuler ou le rendre inutile.

La lecture de ces témoignages est souvent drôle, émouvante. Dans la mesure où la pratique sexuelle échangiste engage, par définition, des personnes au-delà de l'unité silencieuse et privée du couple, une parole inédite se trouve libérée. Souvent à l'état de balbutiement, dans la confusion et la gêne – nullement, comme par enchantement, éliminée. Même si l'on prend vite conscience que la synthèse sur la question, c'est-à-dire la somme du désir, reste impossible à établir. Ainsi, lorsque l'une des femmes interrogées insiste sur la séparation entre la pratique sexuelle résolument frénétique de l'échangisme et l'érotisme proprement dit ; dans son langage un peu cru, cela donne : *« Dans ce milieu* (...) *il n'y a pas d'érotisme, tu y vas pour baiser, je suis désolée, c'est le terme exact, tu y vas pour baiser.* (...) *Avec ce mec avec qui je baise pour la première fois, il n'y a pas d'érotisme, il y a une recherche de désir : le désir sexuel...* » Mais alors, qu'est-ce que l'érotisme ?

MONOMANIAQUE SOIGNEUX

Pour trouver une réponse à cette question, faut-il se tourner vers un autre ouvrage, encyclopédique plus qu'ethnographique, de Jean Streff. Les choses du sexe s'accommodent fort bien des catégories et des taxinomies, la plus somptueuse (et la plus effrayante) des synthèses en ces domaines restant la célèbre *Psychopathia sexualis* de Richard von Krafft-Ebing. L'auteur s'est ici limité à un domaine bien spécifique de l'érotisme. Spécifique mais fort étendu et varié, comme il le démontre avec l'impeccable érudition (notamment littéraire et artistique) d'un monomaniaque soigneux.

Si les goûts, comme les couleurs, ne se discutent pas, ils peuvent se décrire. L'auteur distingue six catégories de fétichistes : ceux d'une partie du corps (du nez au poil), des corps singuliers (amputé, déformé ou animal), des sens (les cinq), des liquides (des larmes au sang et à l'urine), des accessoires (les classiques souliers ou guêpières), des enveloppements (cuir, latex et autres bondages). A partir de ces objets de désir fortement investis, se développent un imaginaire, des techniques, des coutumes, une tradition, une esthétique. Mais quant à savoir véritablement quel est l'objet *vrai* du désir, il y a encore un très long chemin à parcourir. Et de plus, l'horizon, là, recule !

P. K.

ZOOM



■ **DE LA SEXUALITÉ. L'individu libre et ses espaces identitaires,** de Valérie Daoust

Depuis la révolution sexuelle des années 1970 dans les sociétés occidentales, l'expérience sociale de l'individu dans le domaine érotique a profondément évolué. Philosophe et enseignante à l'université d'Ottawa, l'auteur analyse ces mutations, dont la moindre n'est pas le changement de regard que l'homme ou la femme, dans son rapport avec les espaces privé, public ou social, porte sur la sexualité. Ce regard lui-même appartient à l'expérience de l'individu. *« Tiraillé entre les faits et les discours »*, il interprète les différentes normes qui se proposent à lui. **P. K.**
PUF, « Sociologie d'aujourd'hui », 276 p., 25 €.

■ **SAPHISME ET DÉCADENCE DANS PARIS FIN DE SIÈCLE,** de Nicole G. Albert

Issu d'une thèse, enrichi d'une foule de références et de notes (et donc ouvrant une multitude de pistes pour les futurs chercheurs), ce livre offre une vision détaillée de la lesbienne, figure du monde des arts et des lettres qui surgit dans les années 1880. Les fantasmes liés aux *« mortelles voluptés »* que les femmes s'accordent entre elles, souvent embrumées par les fumées de l'opium, ont donné lieu à une abondante production que l'auteur ressuscite avec une remarquable érudition. **P. K.**
Ed. de La Martinière, 352 p., 23 €.

■ **LA PROSTITUTION À PARIS,** sous la direction de Marie-Elisabeth Handman et Janine Mossuz-Lavau

Contexte politique et juridique de l'activité prostitutionnelle, vécu des prostitués, femmes, hommes et transgenres (étudié à partir d'entretiens) et des clients forment les trois parties de ce livre qui s'appuie sur une enquête réalisée entre octobre 2002 et mars 2004. **P. K.**
Ed. de La Martinière, 352 p., 22 €.

■ **LA CONFUSION DES GENRES. Réponses à certaines demandes homosexuelles sur le mariage et l'adoption, de Xavier Lacroix**

Philosophe, laïque, ancien doyen de l'université catholique de Lyon, l'auteur plaide en faveur de ce qu'il nomme *« les principes élémentaires d'une écologie humaine et familiale »*. A ses yeux, conformément à une vision chrétienne des questions morales concernant le couple, le mariage et la parentalité, *« l'être humain ne se construit pas sans structures, sans ordre, sans statuts, sans règles »*. L'ouvrage aborde successivement le débat sur l'homoparentalité (*« le terme a-t-il un sens ? »*), sur le mariage homosexuel et enfin sur l'adoption. Face au caractère passionnel, médiatique et idéologique de ces questions, il est nécessaire d'offrir des « outils d'analyse » raisonnables. Ce à quoi l'auteur s'est appliqué avec clarté. **P.K.**
Bayard, « Etudes », 156 p., 9,80 €.

■ **BIENVENUE SOUS LA COUETTE. Comment le libertinage a réveillé notre couple,** de Marie et Stanislas

Sous l'anonymat de ces prénoms, un homme et une femme racontent alternativement leur expérience de l'échangisme qui, disent-ils, leur a permis de *« raviver une relation de couple »*. A la fin, les auteurs donnent quelques conseils pratiques. **P. K.**
Payot, 218 p., 16 €.

■ **LES PROFS, L'ÉCOLE ET LA SEXUALITÉ,** de Claude Lelièvre et Francis Clerc

Du « refoulement sexuel » dans l'école républicaine à la revendication homosexuelle dans ce même cadre, de l'évolution des mentalités à propos de l'éducation sexuelle à la violence et aux infractions constatées à l'école, la place de la sexualité dans une institution scolaire qui a perdu son caractère de sanctuaire demande à être pensée dans plusieurs dimensions. Les auteurs racontent ce grand « embarras ». **P. K.**
Ed. Odile Jacob, 350 p., 25 €.

EN BREF

Signalons également : *Femmes, hommes. L'invention des possibles*, sous la direction d'Armand Touati (Cultures en mouvement, 192 p., 21 €). *Le Féminin. Filiations, etc.* Actes des journées d'étude Françoise Dolto 2003 et 2004 (Gallimard, 176 p., 15, 90 €). *Sexpolitiques. Queer Zones 2*, de Marie-Hélène Bourcier (La Fabrique éd., 304 p., 15 €). *L'Esclavage sexuel. Un défi à l'Europe*, sous la direction de Matiada Ngalikpima (Les Editions de Paris/Fondation Scelles, 280 p., 22 €). *Homoparentalités, état des lieux*, sous la direction de Martine Gross (Erès « La vie de l'enfant », 448 p., 28 €). *L'Emergence de la sexualité.* Epistémologie historique et formation des concepts, d'Arnold I. Davidson (Albin Michel, 400 p., 24 €).

S'inspirant de Barthes et de Derrida, Ian Rankin a créé John Rebus, personnage mythique de la littérature policière écossaise

Docteur Rankin et Mister Rebus

Tout a commencé par un malentendu. Il s'agissait au départ de rendre hommage à Stevenson et de restituer à Edimbourg ce qui lui revient de droit. Si le *Dr Jekyll et Mr Hyde* se passe à Londres, c'est bien sûr à sa bonne ville natale que pensait Stevenson en écrivant son roman sur la dualité du bien et du mal.

Ian Rankin, lui, n'est pas natif d'Edimbourg mais d'une petite ville minière du comté de Fife, un peu plus au nord. C'est à Edimbourg qu'il a fait ses études de lettres, c'est là qu'il a soutenu sa thèse sur le roman écossais et il s'apprêtait à devenir professeur de littérature lorsque, par jeu, il a voulu se livrer à l'exercice qui consisterait à ramener la problématique de *Dr Jekyll et Mr Hyde* dans la ville d'Edimbourg, et écrivit *« un roman gothique, psychologique et écossais »* fortement inspiré par Barthes, Derrida et le structuralisme français.

Certes, le personnage principal est un policier, mais comment peut-on prendre au sérieux un type appelé John Rebus ? Qu'on le prononce rébus ou rebut, c'est dans les deux cas ridicule... Et le titre du roman ? *Knots & crosses,* c'est-à-dire l'expression désignant le morpion, ce jeu qui consiste à remplir une grille de ronds et de croix et auquel tout écolier a recouru un jour ou l'autre pour tromper l'ennui...

Avec l'appréhension du jeune auteur, Ian Rankin est entré dès la parution de son livre dans une librairie pour voir comment il était placé. A sa grande surprise, et non sans dépit, il l'a découvert au rayon de littérature policière. Bien sûr, il s'est empressé de le remettre à sa juste place, parmi les ouvrages de littérature sérieux, mais rien à faire, le livre est toujours revenu parmi les polars.

Depuis Rankin s'est résigné. Il vient de publier le quinzième livre consacré aux enquêtes de John Rebus, il est un des auteurs de romans policiers les plus populaires au Royaume-Uni, adapté en feuilletons à la BBC, traduit en vingt-six langues. A Edimbourg, il existe un circuit John Rebus, où le touriste peut découvrir le poste de police où travaille l'inspecteur et le pub où il passe le plus clair de son temps – peut-on imaginer un policier écossais qui ne serait pas grand amateur de whisky ?

VENTE DE CHARITÉ INSOLITE

Avec son ami le chanteur Jackie Leven, Ian Rankin a même mis au point un spectacle « Jackie Leven Said » au cours duquel on peut entendre la fameuse chanson *The Haunting of John Rebus* (Orion Audio Books, 19,37 €). A défaut d'assister au spectacle à Londres, en mai, on peut toujours se procurer le disque. Enfin, l'édition écossaise du *Sunday Times* organise chaque année une vente de charité insolite : le donateur le plus généreux gagne le droit d'apparaître dans la prochaine aventure de John Rebus. Une riche Écossaise a ainsi obtenu de voir son chat faire une brève apparition dans une enquête de l'inspecteur. En France, où il s'est vu décerner le Grand Prix de littérature policière 2005 pour *La Mort dans l'âme* (éd. du Rocher, 480 p 21,50 €), on peut le trouver chez trois éditeurs différents.

C'est d'abord les éditions du Rocher, qui ont publié six de ses romans, dont cinq sont repris en Folio-policier, relayées désormais par les éditions du Masque, où vient de paraître *La Colline des chagrins* (1). Enfin, les quatre premières enquêtes de l'inspecteur, dont le fameux *Knots & crosses*, qui étaient restées inédites, sont en cours de traduction au Livre de poche (deux sont déjà parues). Il est d'ailleurs amusant de penser que ces aventures si typiquement écossaises de l'inspecteur Rebus ont pour la plupart été écrites en France. *« Je ne supportais plus de vivre à Londres, c'est trop grand, trop bruyant. Je suis parti en France avec ma femme. On a acheté une maison en Dordogne où on a vécu de 1990 à 1996. Nos deux fils sont nés à Périgueux. »*

L'ombre d'Oradour-sur-Glane planait d'ailleurs sur la neuvième enquête de Rebus, *Le Jardin des pendus* (2), et c'est une commande de la télévision française qui a fourni à Rankin le point de départ de sa *Colline des chagrins*. *« J'ai dû me rendre au musée d'Edimbourg pour le tournage d'un documentaire d'Arte sur la construction du nouveau Parlement écossais* (laquelle est au cœur de la onzième enquête de Rebus, *Du fond des ténèbres). Un conservateur a tenu à me montrer des objets bizarres dont on n'a jamais compris l'origine, des petits cercueils contenant des poupées de bois et conservés là depuis 1836. »*

La Colline des chagrins commence par l'enlèvement de la fille d'un banquier et la découverte sur la propriété de ses parents d'un de ces cercueils miniatures. Rebus recherche une explication dans le passé tandis que sa collègue Siobhan Clark, plus au fait des nouvelles technologies, se lance sur les traces d'un internaute, maître de cérémonie d'un jeu de rôle interactif auquel se livrait la gamine disparue. Juste partage des rôles entre les méthodes modernes de la police et un inspecteur de plus en plus dépassé par les changements de la société contemporaine.

ASPECT LUDIQUE ET INTELLECTUEL

Pourtant, John Rebus a changé, lui aussi, depuis ses débuts. *« Au départ Rebus c'était moi, il était trop intellectuel pour être flic. Il m'a fallu plusieurs livres pour trouver sa voix. »* Les premiers titres portent la marque de cet aspect ludique et intellectuel. Au fil du temps il est devenu plus classique. Alcoolique invétéré, hypocondriaque, mélomane tendance rock, en mauvais termes avec son ex-femme qui lui laisse rarement l'occasion de voir sa fille, en délicatesse avec sa hiérarchie qui ne lui confie que les enquêtes les plus tordues.

Il a pourtant fait des émules, au point que l'on peut parler d'une véritable école du roman policier écossais avec Alistair Gray, James Kelman ou McIlvanney. *« Cette explosion de la littérature écossaise a un inconvénient : elle me fait apparaître comme un ancêtre, le maître du tartan noir* (l'expression est de James Ellroy). *Mais tous ces auteurs parlent généralement de Glasgow. »* Rankin reste fidèle à Edimbourg *« D'un côté c'est la ville de l'histoire, des musées et de la royauté, celle qu'a décrite Voltaire, une ville attachée aux traditions où l'on peut voir les statues de Walter Scott, Robert Louis Stevenson, Robert Burns mais en même temps on a le sentiment que derrière les murs épais de ses maisons géorgiennes, il se passe toutes sortes de choses terribles. »* Que va-t-il advenir de John Rebus ? Il va connaître encore deux aventures (il en aura vécu dix-sept au total). *« C'est la loi du roman réaliste. Rebus vieillit en temps réel. Il va devoir prendre sa retraite. »* Mais son créateur, lui, déborde de projets. *« Je travaille en ce moment à un essai sur l'Ecosse qui contiendra des éléments autobiographiques. »* Peut-être pas fâché après tout d'être libéré de son célèbre personnage, Ian Rankin va pouvoir reprendre à son propre compte la tâche qu'il avait confiée à l'inspecteur Rebus : analyser au plus près les bouleversements sociaux et politiques de notre monde contemporain.

Gérard Meudal

(1) Traduit de l'anglais (Ecosse) par Daniel Lemoine, 526 p, 21,50 €.

(2) Traduit de l'anglais (Ecosse) par Edith Ochs. Ed. du Rocher, 624 p., 21 €.


DAVID BALICKI

IAN RANKIN

Né en 1960 en Ecosse, Ian Rankin a exercé toutes sortes de métiers : chauffeur de taxi, journaliste pour le magazine *HI FI Review*, chanteur dans un groupe de rock, secrétaire du Centre national du conte populaire. Il est aussi, sous le pseudonyme de Jack Harvey, l'auteur de trois thrillers. Il a publié de nombreuses nouvelles, réunies en volumes en Grande-Bretagne. *Resurrection Men*, le treizième épisode de Rebus, a obtenu en 2004 l'Edgar Award du meilleur roman policier aux Etats-Unis.

Froid devant

Suite de la première page

En 1977, l'éditeur François Maspero publiait un petit volume orange, aussi lumineux sur le fond que dans la forme, intitulé *Sur le marxisme occidental*. Cofondateur de la *New Left Review*, Perry Anderson y analysait les migrations du marxisme à travers le continent européen. Déjà, il déplorait que la vérité du matérialisme historique ait déserté la « marxologie » parisienne. Trois décennies plus tard, ce n'est plus seulement l'exil de la pensée marxiste qu'Anderson croit pouvoir proclamer en France, mais l'exil de la pensée tout court.

Son propos est simple : dans tous les domaines, le rayonnement français a coïncidé avec le règne du général de Gaulle. Face à la *« médiocrité »* (entendez l'Amérique), le pays savait alors se faire respecter. Son Etat était fort, sa diplomatie ambitieuse, et le reste suivait : le bouillonnement des arts et de l'intelligence nourrissait la meilleure de nos traditions, c'est-à-dire la rébellion.

Après, patatras : la société s'ennuie, les hommes politiques sont pourris, et la France s'apprête à devenir *« un spécimen de plus dans la cage du conformisme atlantique »*. Bien sûr, Paris demeure *« capitale mondiale de la littérature »*, et José Bové ou *Le Monde diplomatique* sont encore là pour nous faire rêver. Mais cela ne saurait masquer la misère de l'esprit français. Barthes, Braudel ou Bourdieu ne sont plus. Et depuis, c'est n'importe quoi.

Avec *La Pensée tiède* (qui reprend deux textes parus l'an dernier dans la *London Review of Books*), Perry Anderson propose donc la version intellectuelle des querelles contemporaines sur le « déclin français ». Et ce « déclinisme »-là risque d'en séduire plus d'un. Voyez la réponse de Pierre Nora, historien et directeur de la revue *Le Débat*. Selon un procédé assez peu courant, en effet, les Editions du Seuil ont décidé de publier cette réponse dans le même volume, en contrepoint au texte d'Anderson. Or voilà l'étonnant : si, dans le détail, les deux hommes ne sont d'accord à peu près sur rien, ils ne s'en rejoignent pas moins sur l'essentiel, pour affirmer l'inexorable vacuité de la scène intellectuelle française.

Certes, Nora n'a aucun mal à épingler les *« présentations biaisées »* et les *« certitudes fatiguées »* de son collègue britannique. Ainsi pointe-t-il la méthode singulièrement idéaliste mobilisée par cet intellectuel de stricte formation marxiste : là où l'on s'attendrait à voir mis en scène le drame des forces sociales, la matérialité des contradictions historiques, on ne trouve qu'une dissertation sur les intrigues d'une petite clique intellectualo-politique emmenée par François Furet. Ici dépeint en *« Midas libéral »* (mais aussi en sosie de Jean Gabin...), l'historien est désigné comme le principal responsable de la décadence française, et comme le chef d'une gigantesque restauration idéologique qui se serait cachée derrière le label « antitotalitaire » pour mieux faire triompher un néolibéralisme arrogant et botté. De cette offensive soigneusement orchestrée, l'entreprise historienne des « Lieux de mémoire » (dirigé par Pierre Nora chez Gallimard) serait l'aboutissement logique, et *Le Nouvel observateur*, *Le Débat* ou encore la (défunte) Fondation Saint-Simon, les bras armés.

Au final, *« le résultat fait un peu bouillie. De l'extrémisme mou pour de la pensée tiède »*, conclut Nora à propos des thèses développées par Perry Anderson. Il n'empêche : les deux hommes s'accordent sur le même verdict – la France, désert d'idées. Ils partagent la nostalgie d'une certaine époque. Une telle nostalgie aurait pu être féconde. Et dans ce cas, jeunes gens de France, vous auriez pu la partager. Du fond de vos laboratoires ou dans ce qui vous reste de bibliothèques, partout où vous continuez à chercher, à créer, vous auriez pu vous en emparer. Hélas, ce qu'on vous laisse ici, ce n'est qu'une longue et stérile déploration, dont il n'y a guère à hériter. Jeunes gens de France, n'ayez pas peur. Cela s'appelle une génération.

Jean Birnbaum